



*Livre Club Jeunesse*

# FANTINE

*Victor Hugo*







Sont parus dans cette collection :


1. *Croc-Blanc*
2. *La case de l'oncle Tom*
3. *Heidi, fille de la montagne*
4. *Robinson Crusoé*
5. *La petite princesse*
6. *Le dernier des Mohicans*
7. *L'île au trésor*
8. *Cosette*
9. *Le tour du monde en 80 jours*
10. *Les petites filles modèles*
11. *Les malheurs de Sophie*
12. *Les quatre filles du Dr. March*
13. *Robin des bois*
14. *Moby Dick*
15. *20.000 lieues sous les mers*
16. *Le Corsaire Rouge*
17. *Le Capitaine Fracasse*
18. *La jeunesse de Heidi*
19. *La flèche noire*
20. *Le petit Lord*
21. *Un bon petit diable*
22. *La petite Fadette*
23. *Les lettres de mon moulin*
24. *Cinq semaines en ballon*
25. *Don Quichotte*
26. *Oliver Twist*
27. *Fantine*
28. *Les trois mousquetaires*
29. *La tulipe noire*
30. *Ivanhoé*
31. *L'appel de la forêt*
32. *Jane Eyre*
33. *Les deux nigauds*
34. *La mare au diable*
35. *Heidi, jeune fille*
36. *Les patins d'argent*
37. *Kazan*
38. *David Copperfield*
39. *La sœur de Gribouille*
40. *Heidi, maman*
41. *Le bossu*
42. *La petite Dorrit*
43. *Le chevalier de Lagardère*
44. *Maroussia*
45. *Les mémoires d'un âne*
46. *Gavroche*
47. *Les cinq sous de Lavarède*
48. *L'auberge de l'ange gardien*
49. *Voyage au centre de la Terre*
50. *Notre-Dame de Paris*
51. *Le général Dourakine*
52. *Jean Valjean*
53. *Heidi, petite-fille de Heidi*
54. *Les vacances*

# *FANTINE*

*d'après Victor Hugo*

*Adaptation de Bernard Riguelle*  
*Illustrations de Marcel Laverdet*

*Editions HEMMA*



Digitized by the Internet Archive  
in 2023





## Chapitre I

### L'EVEQUE DE DIGNE

Cette histoire débute en 1815, l'année même de la défaite de Napoléon à Waterloo. Cette année-là, M. Charles-François-Bienvenu Myriel était évêque de Digne. C'était un vieillard d'environ soixante-quinze ans.

Il était arrivé à Digne en 1806, accompagné d'une vieille fille, mademoiselle Baptistine, qui était sa sœur, et qui avait dix ans de moins que lui. Ils avaient pour tout domestique une servante du même âge que mademoiselle Baptistine et appelée madame Magloire.

A son arrivée, on installa M. Myriel dans son

palais épiscopal avec les honneurs voulus par les lois impériales qui classent l'évêque immédiatement après le maréchal. Il reçut la visite du maire et du président du tribunal. Il fit lui-même plusieurs visites de courtoisie.

L'installation de l'évêque terminée, la ville attendit de le voir à l'œuvre. Son comportement allait en étonner plus d'un.

Le palais épiscopal de Digne était attenant à l'hôpital de la ville. Le palais était un vaste et bel hôtel bâti en pierre au commencement du dix-huitième siècle. Tout y avait grand air, les appartements de l'évêque, les salons, les chambres, la cour d'honneur fort large, avec promenoirs à arcades, les jardins plantés de magnifiques arbres.

A côté, l'hôpital était installé dans une maison étroite et basse, d'un seul étage, avec un petit jardin.

Trois jours après son arrivée, l'évêque visita l'hôpital. La visite terminée, il fit prier le directeur de bien vouloir venir jusque chez lui.

— Monsieur le directeur de l'hôpital, lui dit-il, combien avez-vous de malades en ce moment ?

— Vingt-six, monseigneur.

— C'est ce que j'avais compté, dit l'évêque.

— Les lits, reprit le directeur, sont bien serrés les uns contre les autres.

— C'est ce que j'avais remarqué.

— Les salles ne sont que des chambres, et l'air s'y renouvelle difficilement.

— C'est ce qu'il me semble.

— Et puis, quand il y a un rayon de soleil, le



jardin est bien petit pour les convalescents.

— C'est ce que je me disais.

— Quand il y a une épidémie, nous avons eu cette année le typhus, il y a quelquefois cent malades. Nous ne savons que faire.

— C'est la pensée qui m'est venue.

— Que voulez-vous, monseigneur ? dit le directeur, il faut bien se résigner.

L'évêque garda un moment le silence, puis il se tourna brusquement vers le directeur de l'hôpital.

— Monsieur, dit-il, combien pensez-vous qu'il tiendrait de lits dans cette salle ?

— Dans la salle à manger de monseigneur ? s'écria le directeur stupéfait.

L'évêque parcourait la salle du regard et semblait y faire, avec les yeux, des mesures et des calculs.

— Il y tiendrait bien vingt lits ! dit-il, comme en se parlant à lui-même. Puis élevant la voix : « Tenez, monsieur le directeur de l'hôpital, je vais vous le dire. Il y a évidemment une erreur. Vous êtes vingt-six personnes dans cinq ou six petites chambres. Nous sommes trois ici, nous avons place pour soixante. Il y a erreur, je vous dis. Vous avez mon logis, et j'ai le vôtre. Rendez-moi ma maison. C'est ici chez vous. »

Le lendemain, les vingt-six pauvres malades étaient installés dans le palais de l'évêque, et l'évêque résidait à l'hôpital.

M. Myriel n'avait point de bien, sa famille ayant été ruinée par la Révolution. Sa sœur touchait une rente viagère de cinq cents francs qui, au presbytère,

suffisait à sa dépense personnelle. M. Myriel recevait de l'Etat, comme évêque, un traitement de quinze mille francs. Le jour où il vint loger dans la maison de l'hôpital, il décida de l'affectation de cette somme. Il conservait mille francs pour ses dépenses personnelles. Tout le reste était destiné aux œuvres de la religion et aux pauvres.

Cet arrangement fut accepté avec une soumission absolue par Mlle Baptistine. Pour cette sainte fille, M. Myriel était à la fois son frère et son évêque. Elle l'aimait et le vénérail tout simplement. Quand il parlait, elle s'inclinait. La servante seule, Mme Magloire, murmura un peu.

La réputation de générosité de M. Myriel fut bientôt connue dans toute la région. Au bout de peu de temps, les offrandes d'argent affluèrent. Les miséreux frappaient à la porte de M. Myriel, venant chercher l'aumône que d'autres avaient déposée. L'évêque, en moins d'un an, devint le trésorier de tous les bienfaits et le caissier de toutes les détresses. Des sommes considérables passaient par ses mains, ~~mais~~ il ne changea rien à son genre de vie et n'utilisa jamais cet argent à son usage personnel.

Comme il y a toujours plus de misère que de fraternité, tout était donné, pour ainsi dire, avant d'être reçu. C'était comme de l'eau sur une terre sèche ; il avait beau recevoir de l'argent, il n'en avait jamais assez. Alors il se dépouillait encore de son argent personnel. C'est pourquoi les gens du pays avaient choisi dans les noms et prénoms de l'évêque, celui qui présentait le plus de sens, et ils ne

l'appelaient que monseigneur Bienvenu. Cette appellation n'était pas pour lui déplaire.

Un jour dans la cathédrale, il fit ce sermon : « Mes très chers frères, mes bons amis, il y a en France treize cent vingt mille maisons de paysans qui n'ont que trois ouvertures, dix-huit cent dix-sept mille qui ont deux ouvertures, la porte et une fenêtre, et enfin trois cent quarante-six mille cabanes qui n'ont qu'une ouverture, la porte. Et cela à cause d'une chose qu'on appelle l'impôt des portes et des fenêtres. Mettez-moi de pauvres familles, des vieilles femmes, des petits enfants dans ces logis-là, et voyez les fièvres et les maladies. Hélas ! Dieu donne l'air aux hommes, la loi le leur vend. Je n'accuse pas la loi, mais je bénis Dieu. Dans l'Isère, dans le Var, dans les Deux Alpes, les paysans n'ont même pas de brouettes, ils transportent l'engrais à dos d'hommes. Ils n'ont pas de chandelles et ils brûlent des bâtons résineux et des bouts de corde trempés dans la poix. C'est comme cela dans tout le pays. Ils font le pain pour six mois, ils le font cuire avec de la bouse de vache séchée. L'hiver, ils cassent ce pain à coup de hache et ils le font tremper dans l'eau vingt-quatre heures pour pouvoir le manger. Mes frères, ayez pitié ! Voyez comme on souffre autour de vous. »

Il arriva à Digne une aventure tragique. Un homme fut condamné à mort pour meurtre. C'était un malheureux, pas tout à fait lettré, pas tout à fait ignorant, qui avait été bateleur dans les foires et écrivain public. Le procès eut un grand retentissement en ville. La veille du jour fixé pour

l'exécution du condamné, l'aumônier de la prison tomba malade. Il fallait un prêtre pour assister le prisonnier dans ses derniers moments. On alla chercher le curé. Il paraît qu'il refusa en disant : « Cela ne me regarde pas. Je n'ai que faire de cette corvée et de ce saltimbanque. Moi aussi, je suis malade. D'ailleurs, ce n'est pas là ma place. »

On rapporta cette réponse à l'évêque qui dit :

— Monsieur le curé a raison. Ce n'est pas sa place, c'est la mienne.

Il alla sur-le-champ en prison, il descendit au cabanon du « saltimbanque » ; il l'appela par son nom, lui prit la main et lui parla. Il passa toute la journée auprès de lui, oubliant la nourriture et le sommeil, priant Dieu pour l'âme du condamné. Il lui dit les meilleures vérités qui sont les plus simples. Il fut père, frère, ami ; évêque pour bénir seulement. Il lui enseigna tout, en le rassurant et en le consolant. Cet homme allait mourir désespéré. L'évêque lui fit voir la clarté.

Le lendemain, quand on vint chercher le malheureux, l'évêque était là. Il le suivit et se montra aux yeux de la foule, en camail violet et avec sa croix épiscopale au cou, côte à côte avec ce misérable lié de cordes. Il monta sur la charrette avec lui, il monta sur l'échafaud avec lui.

Le patient, si morne et si accablé la veille, était rayonnant. Il sentait que son âme était réconciliée et il espérait Dieu.

L'évêque l'embrassa et le consola jusqu'au dernier instant, jusqu'au moment où le couperet allait



tomber. Il lui dit : « Celui que l'homme tue, Dieu le ressuscite. Priez, croyez, entrez dans la vie ! Le Père est là. »

Quand M. Myriel descendit de l'échafaud, il avait quelque chose dans le regard qui émut le peuple. On ne savait ce qui était le plus admirable de sa pâleur ou de sa sérénité.

Comme les choses les plus belles sont aussi les moins comprises, il y eut dans la ville des gens pour critiquer l'attitude de l'évêque. Mais c'étaient là des propos de salons. Le peuple, qui n'entend pas malice aux actions saintes fut attendri et admira.

Le lendemain de l'exécution et les jours qui suivirent, l'évêque parut accablé. La sérénité du moment funèbre avait disparu. Quelles que soient les raisons humaines, l'évêque pensait que la mort n'appartenait qu'à Dieu. De quels droits les hommes touchaient-ils à cette chose inconnue ?

Avec le temps, ces impressions s'atténuèrent et probablement s'effacèrent. Cependant on notait que l'évêque évitait désormais de passer sur la place des exécutions.

On pouvait appeler M. Myriel à tout heure au chevet des malades et des mourants. Il n'ignorait pas que là était son plus grand devoir et son plus grand travail. Les familles veuves ou orphelines n'avaient pas besoin de le demander, il arrivait de lui-même. Il savait s'asseoir et se taire de longues heures auprès de l'homme qui avait perdu la femme qu'il aimait, de la mère qui avait perdu son enfant.

M. Myriel vivait donc dans une simplicité



volontaire. Sa maison se composait d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage : trois pièces au rez-de-chaussée, trois chambres au premier, au-dessus un grenier. A l'arrière de la maison se trouvait un petit jardin.

Les deux femmes occupaient le premier étage. L'évêque logeait en bas. La première pièce, qui s'ouvrait sur la rue, lui servait de salle à manger, la deuxième de chambre à coucher, et la troisième d'oratoire. On ne pouvait sortir de cet oratoire sans passer par la chambre à coucher, et sortir de la chambre à coucher sans passer par la salle à manger. Dans l'oratoire, au fond, il y avait une alcôve fermée, avec un lit, quand l'évêque offrait l'hospitalité à quelque personne de passage.

La pharmacie de l'hôpital, petit bâtiment ajouté à la maison et pris sur le jardin, avait été transformée en cellier et en cuisine.

Il y avait en plus dans le jardin une étable qui était l'ancienne cuisine de l'hospice et où l'évêque entretenait deux vaches. Il ne manquait jamais de donner la moitié du lait donné par ces vaches pour les malades de l'hôpital.

Sa chambre était assez grande et assez difficile à chauffer en hiver. Comme le bois est très cher à Digne, il avait imaginé de faire faire dans l'étable à vaches un compartiment fermé d'une cloison de planches. C'était là qu'il passait l'hiver dans les grands froids. Il appelait cela son jardin d'hiver.

Il lui arriva une autre aventure qui permit de mieux comprendre la personnalité de M. l'évêque de Digne.

Après la destruction de la bande de Gaspard Bès qui avait infesté les gorges d'Ollioules, un de ses lieutenants, Cravatte, se réfugia dans la montagne. Il se cacha quelque temps avec ses bandits, reste de la troupe de Gaspard Bès, dans le comté de Nice, puis gagna le Piémont, et tout à coup reparut en France du côté de Barcelonnette. Il poussa même jusqu'à Embrun, pénétra une nuit dans la cathédrale et dévalisa la sacristie. Ses brigandages désolaient le pays. On mit la gendarmerie à ses trousses, mais en vain. Il s'échappait toujours.

Au milieu de toute cette terreur, l'évêque arriva. Il faisait sa tournée au Chastelar pour visiter ses fidèles. Le maire vint le trouver et l'engagea à rebrousser chemin. Cravatte tenait la montagne jusqu'à l'Arche, et au-delà. Il y avait danger même avec une escorte. C'était exposer inutilement trois ou quatre malheureux gendarmes.

— Aussi, dit l'évêque, je compte aller sans escorte.

— Vous n'y pensez pas, monseigneur ! s'écria le maire.

— J'y pense tellement que je refuse absolument les gendarmes et que je vais partir dans une heure.

— Partir ?

— Partir.

— Seul ?

— Seul.

— Monseigneur, vous ne ferez pas cela.

— Il y a là, dans la montagne, reprit l'évêque, une humble petite commune que je n'ai plus visitée depuis trois ans. Ce sont mes bons amis, de doux

et honnêtes bergers. Ils gardent des chèvres, ils font des cordons de laine et jouent des airs sur de petites flûtes à six trous. Ils ont besoin qu'on leur parle de temps en temps du bon Dieu. Que diraient-ils d'un évêque qui a peur ? Que diraient-ils si je n'y allais pas ?

— Mais, monseigneur, les brigands ?

— Tiens, dit l'évêque, j'y songe. Vous avez raison. Je puis les rencontrer. Eux aussi doivent avoir besoin qu'on leur parle de Dieu.

— Monseigneur, c'est une bande ! un troupeau de loups !

— Monsieur le maire, c'est peut-être précisément de ce troupeau que Jésus me fait le pasteur.

— Monseigneur, ils vous dévaliseront.

— Je n'ai rien.

— Ils vous tueront.

— Un vieux bonhomme de prêtre comme moi ?

— Monseigneur, n'y allez pas, au nom du ciel ! Vous exposez votre vie.

— Monsieur le maire, dit l'évêque, je ne suis pas au monde pour garder ma vie, mais pour garder les âmes.

Il fallut le laisser faire. Il partit, accompagné seulement d'un enfant qui s'offrit à lui servir de guide. Son obstination fit du bruit dans le pays et effraya fort. Il ne voulut emmener ni sa sœur ni Mme Magloire. Il traversa la montagne à mulet, ne rencontra personne, et arriva sain et sauf chez les bergers. Il y resta quinze jours, prêchant, administrant, enseignant, moralisant. Lorsqu'il fut

près de son départ, il résolut de chanter solennellement un Te Deum. On en parla au curé. Mais comment faire ? Pas d'ornements épiscopaux.

— Bah ! dit l'évêque. Monsieur le curé, annonçons toujours le Te Deum. Cela s'arrangera.

On chercha dans toutes les églises d'alentour. Toutes les richesses de ces humbles paroisses réunies n'auraient pas suffi à vêtir convenablement un chantre de la cathédrale.

Comme on était dans cet embarras, une grande caisse fut apportée au presbytère pour Mgr l'évêque par deux cavaliers qui repartirent sur-le-champ. On ouvrit la caisse ; elle contenait une chape de drap d'or, une mitre ornée de diamants, une croix archiépiscopale, une crosse magnifique, tous les vêtements volés un mois auparavant dans la cathédrale d'Embrun. Dans la caisse, il y avait un papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Cravatte à Monseigneur Bienvenu. »

— Quand je disais que cela s'arrangerait. A qui se contente de peu, Dieu envoie beaucoup.

— Dieu ou le diable, murmura le curé.

— Dieu, dit l'évêque avec autorité.

Quand il reprit le chemin du retour, on venait le regarder par curiosité. Il retrouva au presbytère Mlle Baptistine et Mme Magloire.

— N'avais-je pas raison ? leur dit-il. Le pauvre prêtre que je suis est parti les mains vides chez ces pauvres montagnards et je reviens les mains pleines.

En neuf ans, à force de saintes actions et de

douces manières, monseigneur Bienvenu avait rempli la ville de Digne d'une sorte de vénération tendre et filiale.





## Chapitre II

### UN INQUIETANT PERSONNAGE

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient à ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de taille moyenne, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-sept ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le

soleil et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue. Il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de toile bleue, usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière rendaient encore plus sordide cet ensemble délabré. Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés, car ils commençaient à pousser un peu et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il ? Du midi. Des bords de la mer peut-être, car il faisait son entrée dans Digne par la même rue qui, sept mois auparavant, avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris.

Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville, l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna

à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra, puis en sortit un quart d'heure plus tard. Un gendarme était assis près de la porte, sur un banc de pierre. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme qui, sans répondre à son salut, le regarda avec attention et le suivit quelque temps des yeux.

Il y avait alors à Digne une belle auberge à l'enseigne de La Croix-de-Colbas. L'homme se dirigea vers cette auberge qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine qui s'ouvrait de plain-pied dans la rue. Tous les fourneaux étaient allumés ; un grand feu flambait gaiement dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre aux casseroles, fort occupé et surveillant un excellent dîner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine. Une marmotte grasse flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, tournait sur une longue broche devant le feu. Sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz.

L'homme, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux :

— Que veut monsieur ?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile, reprit l'hôte.

A ce moment, il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil l'ensemble du voyageur, et ajouta : « En payant. »

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la

poche de sa blouse et répondit :

— J'ai de l'argent.

— En ce cas, on est à vous, dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main et alla s'asseoir sur une escabelle près du feu. Digne est dans la montagne, les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur.

— Dîne-t-on bientôt ? dit l'homme.

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche, il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton et de laquais. L'aubergiste lui dit un mot à l'oreille et l'enfant partit en courant en direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

— Il demanda encore une fois :

— Dîne-t-on bientôt ?

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

Bientôt l'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête, et resta un moment pensif. Enfin, il fit un pas vers le voyageur qui

semblait plongé dans de sombres réflexions.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa.

— Comment ! Avez-vous peur que je ne paye pas ? Voulez-vous que je paye d'avance ? J'ai de l'argent, vous dis-je.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc ?

— Vous avez de l'argent...

— Oui, dit l'homme.

— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

— Mettez-moi à l'écurie, répondit l'homme.

— Je ne puis.

— Pourquoi ?

— Les chevaux prennent toute la place.

— Eh bien, repartit l'homme, un coin dans le grenier, une botte de paille. Nous verrons cela après le dîner.

— Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton ferme, surprit l'étranger.

— Comment ! mais je meurs de faim. J'ai marché toute la journée. Je paye. Je veux manger.

— Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée et les fourneaux.

— Rien ! et tout cela ?

— Tout cela m'est retenu.

— Par qui ?

— Par ces messieurs les rouliers.

— Combien sont-ils ?



— Douze.

— Il y a là à manger pour vingt.

— Les rouliers ont tout retenu et tout payé d'avance.

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix :

— Je suis à l'auberge, j'ai faim et je reste.

— Allez-vous en !

Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton. Il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta à voix basse :

— Tenez, voulez-vous que je vous dise votre nom ? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes ? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, voici ce qu'on m'envoie de la mairie. Savez-vous lire ?

En parlant ainsi, il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard.

L'aubergiste reprit après un silence :

— J'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous en.

L'homme se baissa, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla.

Il prit la grand-rue. Il marchait devant lui, au hasard, rasant les murs. Il ne se retourna pas une fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste de La Croix-de-Colbas sur le pas de sa porte, entouré de tous les passants de la rue, parlant vivement

et le désignant du doigt. Son arrivée faisait figure d'événement dans la ville.

Il ne vit rien de tout cela. Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant par des rues qu'il ne connaissait pas. Tout à coup, il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte.

Ne pouvant aller dans une belle auberge, il se contenterait d'un cabaret bien humble.

Précisément, une lumière s'allumait au bout de la rue; une branche de pin, pendue à une potence de fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla.

C'était en effet un cabaret. Le voyageur s'arrêta un moment et regarda par la vitre l'intérieur de la salle, éclairée par une petite lampe sur une table et un grand feu dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à une crémaillère.

On entre dans ce cabaret par deux portes, l'une donnant sur la rue, l'autre s'ouvrant sur une petite cour remplie de fumier. Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue. Il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

— Qui est là ? dit le maître.

— Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

— C'est bon. Ici on soupe et on couche.

Il entra. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il

défaisait son sac.

L'hôte lui dit :

— Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.

Il alla s'asseoir près de l'âtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue. Une bonne odeur sortait de la marmite. Le visage de l'homme sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être.

Cependant, un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant de venir au cabaret, était allé mettre son cheval à l'écurie chez Labarre. Il faisait partie du petit groupe qui s'était rassemblé devant l'auberge de La Croix-de-Colbas et qui avait suivi du regard cet étranger. Le poissonnier fit de sa place un signe presque imperceptible au cabaretier. Celui-ci vint à lui et ils échangèrent quelques paroles à voix basse.

Le cabaretier revint vers la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme et lui dit :

— Tu vas t'en aller d'ici.

L'étranger se retourna et répondit avec douceur :

— Ah ! vous savez ?

— Oui.

— On m'a renvoyé de l'autre auberge.

— Et l'on te chasse de celle-ci.

— Où voulez-vous que j'aie ?

— Ailleurs.

L'homme prit son bâton et son sac et s'en alla. Comme il sortait, quelques enfants, qui l'avaient

suivi depuis La Croix-de-Colbas et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton ; les enfants se dispersèrent comme une volée d'oiseaux.

Il passa devant la prison. A la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna.

Un guichet s'ouvrit.

— Monsieur le guichetier, dit-il on ôtant respectueusement sa casquette, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit ?

Une voix répondit :

— Une prison n'est pas une auberge. Faites-vous arrêter. On vous ouvrira.

Il reprit son chemin. Il passa devant une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. A l'intérieur, un homme était assis. Il faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui, une femme toute jeune allaitait un autre enfant. Tout le monde semblait heureux. On l'accueillerait probablement dans cette maison.

Il frappa au carreau un petit coup très faible. On n'entendit pas.

Il frappa un second coup.

Il entendit la femme qui disait :

— Mon homme, il me semble qu'on frappe.

— Non, répondit le mari.

Il frappa un troisième coup.

Le mari se leva, prit la lampe, et alla à la porte qu'il ouvrit. C'était un homme de haute taille. Il portait un vaste tablier de cuir qui montait jusqu'à son épaule gauche et dans lequel on trouvait toutes

sortes d'objets que la ceinture retenait comme dans une poche. Sa chemise largement ouverte et rabattue montrait son cou de taureau, blanc et nu. Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau.

— Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant pourriez-vous me donner une assiette de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là, dans ce jardin ? Dites pourriez-vous ? En payant.

— Qui êtes-vous ? demanda le maître du logis. L'homme répondit :

— J'arrive du Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous ? En payant.

— Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui payerait. Mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

— Il n'y a pas de place.

— Bah ! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Etes-vous allé chez Labarre ?

— Oui.

— Eh bien !

Le voyageur répondit avec embarras :

— Il ne m'a pas reçu.

— Etes-vous allé au cabaret de la rue Chaffaut ?

L'étranger balbutia :

— Il ne m'a pas reçu non plus.

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement :



— Est-ce que vous seriez l'homme ?

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur. La femme s'était levée, avait pris ses deux enfants dans ses bras, et s'était réfugiée précipitamment derrière son mari, regardant l'étranger avec épouvante, la gorge nue, les yeux effarés, en murmurant tout bas : « chat de maraude. »

Après avoir examiné quelques instants l'homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit :

— Va-t-en.

— Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau.

— Un coup de fusil ! dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verrous. Un moment après, la porte se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu'on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. A la lueur du jour finissant, l'étranger aperçut dans le jardin proche une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s'approcha de la hutte. Elle avait pour porte une étroite ouverture très basse et elle ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il souffrait de froid et de faim ; il s'était résigné à la faim, mais c'était du moins là un abri contre le froid. Il se glissa dans la hutte et se coucha à plat ventre. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit

de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit, sans pouvoir faire un mouvement tant il était fatigué. Puis, comme son sac à dos le gênait et que c'était un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. Tout à coup, un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre, à l'ouverture de la hutte. Il était dans la niche d'un chien !

L'homme s'arma de son bâton, se fit un bouclier de son sac, et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons.

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, chassé même de cette niche misérable, il se laissa tomber sur une pierre et il s'écria :

— Je ne suis même pas un chien !

Bientôt, il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs et s'y abriter.

Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il fut loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui. Il était dans un champ. L'horizon était tout noir. Des nuages bas s'accrochaient aux collines. Tout était sinistre autour de lui.

Il y avait dans tout cela quelque chose de si profondément désolé, qu'après un moment d'immobilité et de rêverie, il rebroussa chemin, brusquement. Il y a des instants où la nature semble hostile.

Il revint sur ses pas. Les portes de Digne étaient

fermées. Digne, qui a soutenu des sièges dans les guerres de religion, était entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées. Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Il parvint à la préfecture, puis au séminaire. En passant sur la place de la cathédrale, il montra le poing à l'église.

Epuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur un banc de pierre à la porte d'une imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

— Que faites-vous là, mon ami ? dit-elle.

Il répondit durement et avec colère :

— Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

Cette bonne femme, bien digne, était madame la marquise de R.

— Sur ce banc ? reprit-elle.

— J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme. J'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

— Vous avez été soldat ?

— Oui, bonne femme, soldat.

— Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

— Parce que je n'ai pas d'argent.

— Hélas ! dit madame de R., je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

— Donnez toujours.

L'homme prit les quatre sous. Madame de R. continua :

— Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit.

On aurait pu vous loger par charité.

— J'ai frappé à toutes les portes et partout on m'a chassé.

— Vous avez vraiment frappé à toutes les portes ?

— Oui.

La « bonne femme » toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place, une petite maison basse, à côté de l'évêché.

— Avez-vous frappé à celle-là ?

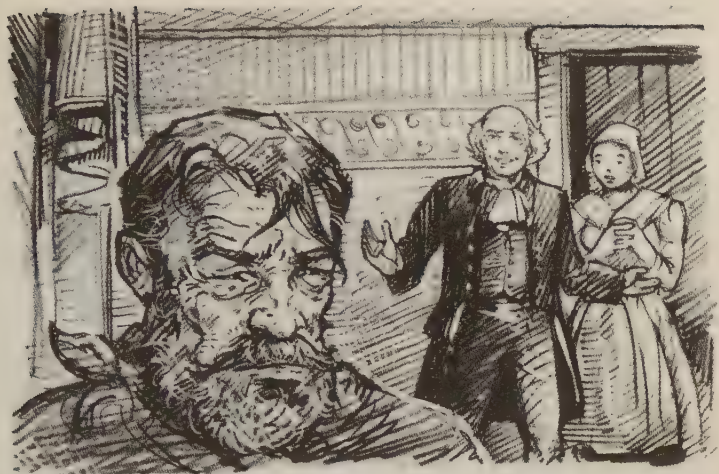
— Non.

— Frappez-y !









### Chapitre III

#### JEAN VALJEAN CHEZ L'EVEQUE

Ce soir-là, Mgr l'évêque de Digne, après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il travaillait encore à huit heures, écrivant sur de petits carrés de papier, un gros livre ouvert sur ses genoux, quand Mme Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie, dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva et entra dans la salle à manger.

Mme Magloire achevait, en effet, de mettre le couvert. Tout en vaquant au service, elle causait

avec Mlle Baptistine.

Les deux femmes avaient toutes deux passé soixante ans. Mme Magloire était petite, grasse, vive. Elle portait un bonnet blanc, au cou un pendentif en or, le seul bijou de femme qu'il y eût dans la maison, un fichu très blanc sortant de la robe de bure noire à larges manches, un tablier de toile de coton à carreaux rouge et vert, aux pieds de gros souliers et des bas jaunes comme les femmes de Marseille.

Mlle Baptistine était douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère. Elle était vêtue d'une robe de soie qu'elle avait achetée à Paris en 1806 et qui lui servait encore. Elle cachait ses cheveux gris sous une perruque frisée.

Au moment où Mgr l'évêque entra, Mme Magloire parlait avec quelque vivacité. Elle entretenait mademoiselle d'un sujet qui lui était familier et auquel l'évêque était accoutumé. Il s'agissait du loquet de la porte d'entrée.

Il paraît que tout en allant faire quelques provisions pour le souper Mme Magloire avait entendu dire des choses en divers lieux. On parlait d'un rôdeur de mauvaise mine, un vagabond suspect qui serait arrivé, il devait être quelque part dans la ville et il se pourrait qu'il y eût de méchantes rencontres pour ceux qui s'aviseraient de rentrer tard chez eux, cette nuit-là... Il s'était présenté pour loger chez Jacquin Labarre qui n'avait pas voulu le recevoir. On l'avait vu arriver par le boulevard Gassendi et rôder dans les rues. Un homme à

l'aspect terrible.

— Vraiment ! dit l'évêque.

— Oui, monseigneur. C'est comme cela. Il y aura quelque malheur, cette nuit, dans la ville. Tout le monde le dit. Avec cela que la police est si mal faite ! Et cette maison-ci n'est pas sûre du tout. Si monseigneur le permet, je vais aller dire à Paulin Musebois, le serrurier, qu'il vienne remettre les anciens verrous de la porte. On les a, c'est l'affaire d'une minute. Il faut des verrous, monseigneur, ne fût-ce que pour cette nuit. Car je dis qu'une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, rien n'est plus terrible ; avec cela que monseigneur a l'habitude de toujours dire d'entrer, et que d'ailleurs, même au milieu de la nuit, on n'a pas besoin de demander la permission...

A ce moment, on frappa à la porte un coup assez violent.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, c'était le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer, cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une apparition sinistre.

Mme Magloire n'eut même pas la force de jeter un cri. Elle tressaillit.

Mlle Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entraît et se dressa à demi d'effarement, puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère, et son visage redevint profondément calme et serein.

L'évêque fixait sur l'homme un œil tranquille. Comme il ouvrit la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux, tour à tour, sur le vieillard et sur les deux femmes, et sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

— Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été dans une autre auberge. On m'a dit : « Va-t'en ! » Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien qui m'a chassé. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoiles. J'ai pensé qu'il pleuvrait et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir et je suis rentré en ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, j'allais me coucher



sur une pierre quand une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit d'aller frapper là. Qu'est-ce que c'est ici ? Etes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce que cela me fait ? J'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai faim. Voulez-vous que je reste ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table.

— Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien, un forçat. Je viens des galères.

L'homme tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déploya.

— Voilà mon passeport. Jaune comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous le lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez. Voilà ce qu'on a mis sur le passeport : « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... cela vous est égal... est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans avec vol pour effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux... » Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? Avez-vous une écurie ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez

des draps blancs au lit de l'alcôve.

L'évêque se tourna vers l'homme.

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici, l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire.

L'homme se mit à balbutier comme un fou :

— Vrai ? Quoi ! vous me gardez ? Vous ne me chassez pas ? Un forçat ! Vous m'appellez monsieur ! Vous ne me tutoyez pas ? Va-t'en chien qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi, j'avais dit tout de suite qui je suis... Je vais souper ! Un lit avec un matelas et des draps ! comme tout le monde ! Un lit ! Vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de braves gens ! D'ailleurs, j'ai de l'argent. Je payerai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? Je payerai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

— Je suis un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! Un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demanderez pas d'argent...

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, avait remis son passeport dans sa poche et s'était assis. Mlle Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

— Vous êtes humain, monsieur le curé. Vous

n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paye ?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? Ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous ! Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

— J'ai encore tout mon argent, poursuivit l'homme. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avons un aumônier au bagne. Et puis un jour j'ai vu un évêque. Monseigneur, qu'on l'appelle. C'était l'évêque de la Majore, à Marseille. C'est le chef des curés. Je ne sais pas trop bien expliquer. Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel, il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Nous étions en rangs. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte qui était restée toute grande ouverte.

— Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?

Chaque fois qu'il disait ce mot monsieur, avec sa

voix doucement grave, le visage s'illuminait.

— Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

Mme Magloire comprit et alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur, les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

— Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon. Vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous. Vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et qui je suis.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main.

— Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif ; soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que vous ne le disiez, je le connaissais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés.

— Vrai ? Vous saviez comment je m'appelle ?

— Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

— Tenez, monsieur le curé ! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici ; mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai.

L'évêque le regarda et lui dit :

— Vous avez bien souffert ?

— Oh ! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton, le cachot pour un mot. Les chiens sont plus heureux ! Dix-neuf ans ! J'en ai quarante-six.

— Vous sortez d'un lieu de tristesse, reprit l'évêque. Ecoutez, il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur se repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine contre les hommes, vous êtes digne de pitié ; si vous en sortez avec des pensées de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

Pendant ce temps Mme Magloire avait servi le souper. Une soupe faite avec de l'eau, de l'huile, du pain et du sel ; un peu de lard, un morceau de viande de mouton, des figues, un fromage frais, et un gros pain de seigle. Elle avait d'elle-même ajouté à l'ordinaire de M. l'évêque une bouteille de vieux vin de Mauves.

Le visage de l'évêque prit tout à coup cette expression de gaieté propre aux natures hospitalières.

— A table, dit-il vivement.

Comme il en avait coutume lorsque quelque étranger soupait avec lui, il fit asseoir l'homme à sa droite. Mlle Baptistine, parfaitement paisible et naturelle, prit place à sa gauche.

L'évêque dit le bénédicité, puis servit lui-même la soupe, selon son habitude. L'homme se mit à manger avec avidité.



Au cours de ce repas, l'évêque devait apprendre quelques détails sur la vie de Jean Valjean. Quand il sut que ce dernier se rendait à Pontarlier, il lui parla des fromageries qui sont prospères dans la région, puis il le conduisit à sa chambre. L'homme, mort de fatigue, s'était laissé tombé tout habillé sur le lit où il s'était tout de suite profondément endormi.

Jean Valjean était d'une famille pauvre de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Il devint émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu ; son père s'appelait Jean Valjean ou Vlajean, nom qui venait probablement de « Voilà Jean ».

Jean Valjean était d'un caractère pensif. Il avait perdu en très bas âge son père et sa mère. Sa mère était morte d'une fièvre mal soignée. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, mère de sept enfants, filles et garçons. Cette sœur avait élevé Jean Valjean, et tant qu'elle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'avoir vingt-cinq ans. Il remplaça le père, et aida à son tour sa sœur qui l'avait élevé. Cela se fit simplement comme un devoir. Sa jeunesse se dépensait ainsi dans un travail rude et mal payé. On ne lui avait jamais connu de bonne amie dans le pays. Il n'avait pas eu le temps d'être amoureux.

Le soir il rentrait fatigué et mangeait sa soupe sans dire un mot. Sa sœur, mère Jeanne, pendant qu'il

mangeait, lui prenait souvent dans son écuelle le meilleur de son repas, le morceau de viande, la tranche de lard, le cœur de chou, pour le donner à un de ses enfants. Lui, mangeant toujours, penché sur la table, presque la tête dans sa soupe, ses longs cheveux tombant autour de son écuelle et cachant ses yeux, avait l'air de ne rien voir et laissait faire.

Il y avait à Faverolles, pas loin de leur chaumière, une fermière appelée Marie-Claude. Les enfants, habituellement affamés, allaient quelquefois emprunter au nom de leur mère une pinte de lait à Marie-Claude. Leur mère, si elle avait su cela, les aurait sévèrement réprimandés. Jean Valjean, brusque et bougon, payait la pinte de lait à Marie-Claude, et les enfants n'étaient pas punis.

Il gagnait dans la saison de l'émondage vingt-quatre sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manœuvre, comme bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants ? Il arriva qu'un hiver fut plus rude qu'à l'habitude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Sept enfants et pas de pain.

Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'église à Faverolles, se disposait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte ; le voyageur s'enfuyait à toutes jambes ;

Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

Ceci se passait en 1795. Jean Valjean fut traduit devant les tribunaux « pour vol avec effraction la nuit dans une maison habitée ». Il avait chez lui un fusil dont il se servait mieux que personne. Il était un peu braconnier. Cela lui fit du tort. Jean Valjean fut déclaré coupable. Les termes du code pénal étaient formels. Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères.

Le 22 avril 1796, il fut ferré à une grande chaîne de prisonniers en partance pour Toulon. Il paraissait ne rien comprendre à la situation, sinon qu'elle était horrible. Pendant qu'on rivait à grands coups de marteau derrière sa tête le boulon de son carcan, il pleurait. De temps en temps il répétait : « J'étais émondeur à Faverolles. » Puis tout en sanglotant, il élevait sa main droite et l'abaissait graduellement sept fois comme s'il touchait successivement sept têtes inégales, et par ce geste on devinait que ce qu'il avait fait, c'était pour nourrir sept petits enfants.

Il partit pour Toulon. Il y arriva après un voyage de vingt-sept jours, sur une charrette, la chaîne au cou. A Toulon, il fut revêtu de la casaque rouge, tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom. Il ne fut plus Jean Valjean, il fut le numéro 24601.

Que devint la sœur ? Que devinrent les sept enfants ? Sans guide, sans appui, ils quittèrent le village et s'en allèrent au hasard. Le clocher de ce qui avait été leur village les oublia. Après quelques

années de séjour au bagne, Jean Valjean lui-même les oublia. Dans ce cœur où il y avait eu une plaie, il y avait une cicatrice. Voilà tout. A peine, pendant tout le temps qu'il passa à Toulon, entendit-il parler une seule fois de sa sœur. Elle était à Paris. Elle habitait une pauvre rue près de Saint-Sulpice, la rue du Geindre. Elle n'avait plus avec elle qu'un enfant, un petit garçon, le dernier. Où étaient les six autres ? Elle ne le savait pas elle-même. Tous les matins, elle allait à une imprimerie où elle était plieuse et brocheuse. Il fallait être là à six heures du matin, hiver comme été. A côté de l'imprimerie, il y avait une école, où elle mettait son petit garçon âgé de sept ans. Seulement, comme elle entrait à l'imprimerie à six heures et que l'école n'ouvrait qu'à sept heures, il fallait que l'enfant attende, dans la cour, une heure, l'ouverture de l'école. On ne voulait pas que l'enfant entre dans l'imprimerie, parce qu'il gênait. Les ouvriers voyaient le matin en passant ce pauvre petit être assis sur le pavé, tombant de sommeil, et souvent endormi dans l'ombre, accroupi et plié sur son panier. Quand il pleuvait une vieille femme, la portière, en avait pitié ; elle le recueillait dans son bouge où il n'y avait qu'un grabat, un rouet et deux chaises de bois, et le petit dormait là dans un coin, se serrant contre le chat pour avoir moins froid. A sept heures, l'école ouvrait et il entrait. Voilà ce que Jean Valjean avait appris. Cela avait été comme une fenêtre ouverte sur son passé, sur les êtres qu'il avait aimés. Par la suite, il n'entendit plus jamais parler de sa famille.

Vers la fin de sa quatrième année de bagne, le tour d'évasion de Jean Valjean arriva. Ses camarades l'aidèrent comme cela se fait dans ce triste lieu. Il s'évada.

Il erra deux jours en liberté dans les champs. Il se sentait traqué ; il tournait la tête à chaque instant ; il tressaillait au moindre bruit. Il avait peur de tout, du toit qui fume, de l'homme qui passe, du chien qui aboie, du cheval qui galope, de l'heure qui sonne, du jour parce qu'on voit, de la nuit parce qu'on ne voit pas, de la route, du sentier, du buisson, du sommeil.

Le soir du second jour, il fut repris. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis trente-six heures. Le tribunal maritime le condamna pour ce délit à une prolongation de trois ans, ce qui fit huit.

La sixième année, ce fut encore son tour de s'évader. Il essaya mais ne put en profiter. Il avait manqué à l'appel. On tira le coup de canon, et la nuit, les gens de ronde le trouvèrent caché sous la quille d'un vaisseau en construction. Il résista aux gardes-chiourmes qui le saisirent. Evasion et rébellion. D'où l'aggravation de la peine de cinq ans, dont deux de double chaîne. Treize ans au total.

La dixième année, son tour revint, il en profita encore. Il ne réussit pas mieux. Trois ans pour cette nouvelle tentative. Seize ans au total. Enfin, il essaya encore une fois lors de sa treizième année de captivité et ne réussit qu'à se faire reprendre après quatre heures d'absence. Trois ans pour ces quatre heures. Dix-neuf ans. En octobre 1815 il fut libéré. Il était



entré là en 1796 pour avoir cassé un carreau et pris un pain. Il était entré au bagne en sanglotant, il en sortit impassible.

Il se retrouvait maintenant à Digne où tous sauf ce brave prêtre l'avaient rejeté.

Deux heures sonnaient à l'horloge de la cathédrale. Jean Valjean se réveilla. Il avait dormi plus de quatre heures. Sa fatigue était passée. Il était accoutumé à dormir peu.

Il réfléchissait à tout ce qui lui était arrivé. Les idées se brouillaient dans son esprit. Une pensée maintenant l'obsédait : les six couverts d'argent et la grande cuiller que Mme Magloire avait posés sur la table au repas. Elle les avait rangés dans un petit placard à la tête du lit de l'évêque. C'était de l'argent massif. Avec la grande cuiller, il pouvait espérer tirer deux cents francs, le double de ce qu'il avait gagné en dix-neuf ans. Il est vrai qu'il aurait gagné davantage si l'administration ne l'avait pas volé.

Une lutte était engagée en lui. Trois heures sonnèrent. Il rouvrit les yeux et se retrouva assis sur son lit. Il resta un certain temps songeur dans cette attitude. Il hésitait et serait resté ainsi jusqu'au lever du soleil, si un nouveau coup de l'horloge, le quart ou la demie, n'avait semblé lui dire : « Allons-y ! »





## Chapitre IV

### PETIT-GERVAIS

Jean Valjean se leva, hésita encore un moment et écouta. Tout se taisait dans la maison. Alors il marcha droit et à petits pas vers la fenêtre. La nuit n'était pas très obscure. Arrivé à la fenêtre, il l'examina. Elle était sans barreaux, donnait sur le jardin et n'était fermée que par une petite clavette. Il l'ouvrit, mais la referma tout de suite. Il regarda le jardin d'un œil attentif. Il était enclos d'un mur blanc assez bas, facile à escalader.

Après avoir jeté ce coup d'œil, il marcha vers son alcôve, prit son sac, le fouilla, en tira quelque chose qu'il posa sur le lit, mit ses souliers dans une des

poches, referma le tout, chargea le sac sur ses épaules, se couvrit de sa casquette, chercha son bâton en tâtonnant et alla le poser dans l'angle de la fenêtre, puis revint au lit et saisit résolument l'objet qu'il avait déposé. C'était un chandelier de mineur. On employait quelquefois les forçats à extraire de la roche des hautes collines qui environnent Toulon, et il n'était pas rare qu'ils eussent à leur disposition des outils de mineur.

Il prit ce chandelier dans sa main droite, et retenant son haleine, assourdissant son pas, il se dirigea vers la porte de la chambre voisine, celle de l'évêque. Arrivé à cette porte, il la trouva entrebâillée. L'évêque ne l'avait pas fermée.

Jean Valjean écouta. Aucun bruit.

Il poussa la porte du bout du doigt, légèrement, avec cette douceur furtive et inquiète d'un chat qui veut entrer.

La porte céda à la pression et fit un mouvement imperceptible qui élargit un peu l'ouverture.

Il attendit un moment, puis poussa la porte une seconde fois, plus hardiment. Elle continua de céder en silence. L'ouverture était assez grande maintenant pour qu'il pût passer. Mais il y avait près de la porte une petite table qui faisait avec elle un angle gênant et qui barrait l'entrée.

Il poussa la porte une troisième fois, plus énergiquement que les deux premières. Cette fois, il y eut un gond mal huilé qui jeta un cri rauque et prolongé.

Jean Valjean tressaillit. Cette fois, il était perdu.

Le vieillard allait se lever, les deux vieilles allaient crier, on viendrait à l'aide. Avant un quart d'heure, la ville serait en rumeur et la gendarmerie sur pied.

Il demeura où il était, pétrifié comme une statue de sel, n'osant faire un mouvement.

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte s'était ouverte toute grande. Il se hasarda à regarder dans la chambre. Rien n'y avait bougé. Il prêta l'oreille. Rien ne remuait dans la maison. Le bruit du gond rouillé n'avait éveillé personne.

Il fit un pas et entra dans la chambre.

Cette chambre était d'un calme parfait. On distinguait çà et là des formes confuses et vagues, des papiers épars sur une table, des livres ouverts, un fauteuil chargé de vêtements, un prie-Dieu. Jean Valjean avança avec précaution en évitant de se heurter aux meubles. Il entendait au fond de la chambre la respiration égale et tranquille de l'évêque endormi.

Il s'arrêta tout à coup. Il était près du lit.

Un rayon de lune, traversant la fenêtre, vint éclairer subitement le visage pâle de l'évêque. Il dormait paisiblement. Il était vêtu, à cause des nuits froides des Basses-Alpes, d'un vêtement de laine brune qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. Il laissait pendre hors du lit sa main ornée de l'anneau pastoral. Toute sa face s'illuminait d'une expression d'espérance et de béatitude. Cette lune dans le ciel, cette nature assoupie, ce jardin sans un frisson, cette maison si calme ajoutaient un je ne sais quoi de solennel au repos de ce sage et semblaient

envelopper ce visage d'une auréole majestueuse.

Jean Valjean, lui, était dans l'ombre, son chandelier de fer à la main, debout, immobile, effaré devant ce vieillard lumineux. Il n'avait jamais rien vu de pareil. La confiance de cet homme l'épouvantait.

Son œil ne se détachait pas du vieillard. La seule chose qui se dégageât clairement de son attitude et de sa physionomie, c'était une étrange indécision. On eût dit qu'il hésitait entre les deux abîmes, celui où l'on se perd et celui où l'on se sauve. Il semblait prêt à briser ce crâne ou à baiser cette main.

Au bout de quelques instants, son bras gauche se leva lentement vers son front, et il ôta sa casquette, puis son bras retomba avec la même lenteur, et Jean Valjean rentra dans sa contemplation, sa casquette dans la main gauche, sa massue dans la main droite, ses cheveux hérissés sur sa tête farouche.

L'évêque continuait de dormir dans une paix profonde sous ce regard effrayant.

Un reflet de lune rendait confusément visible au-dessus de la cheminée le crucifix qui semblait leur ouvrir les bras à tous les deux, avec une bénédiction pour l'un et un pardon pour l'autre.

Tout à coup, Jean Valjean remit sa casquette sur son front, puis marcha rapidement, le long du lit, sans regarder l'évêque, droit au placard qu'il entrevoyait près du chevet ; il leva le chandelier de fer comme pour forcer la serrure. C'était inutile, la clef y était. Il l'ouvrit. La première chose qui lui apparut fut le panier d'argenterie ; il le prit, traversa



la chambre à grands pas sans précaution et sans s'occuper du bruit, gagna la porte, rentra dans l'oratoire, ouvrit la fenêtre, saisit son bâton, enjamba l'appui du rez-de-chaussée, mit l'argenterie dans son sac, jeta le panier, franchit le jardin, sauta par-dessus le mur comme un tigre, et s'enfuit.

Le lendemain, lorsqu'elle s'aperçut du larcin, Mme Magloire poussa les hauts cris, mais l'évêque ne perdit pas son calme.

Quelques instants après, il déjeunait à cette même table où Jean Valjean s'était assis la veille. Tout en déjeunant, monseigneur Bienvenu faisait gaiement remarquer à sa sœur qui ne disait rien et à Mme Magloire qui grommelait sourdement, qu'il n'est nul besoin d'une cuiller ni d'une fourchette, même en bois, pour tremper un morceau de pain dans une tasse de lait.

— Aussi a-t-on idée ! disait madame Magloire toute seule en allant et venant, recevoir un homme comme cela ! et le loger à côté de soi ! et quel bonheur qu'il n'ait fait que voler ! Ah mon Dieu ! Cela me fait frémir quand j'y songe.

Comme le frère et la sœur allaient se lever de table, on frappa à la porte.

— Entrez, dit l'évêque.

La porte s'ouvrit. Un groupe étranger et violent apparut sur le seuil. Trois hommes en tenaient un quatrième au collet. Les trois hommes étaient des gendarmes, l'autre était Jean Valjean.

Un brigadier de gendarmerie qui semblait conduire le groupe, était près de la porte. Il entra

et s'avança vers l'évêque en faisant le salut militaire.

— Monseigneur, dit-il...

A ces mots, Jean Valjean, qui était morne et semblait abattu, releva la tête d'un air stupéfait.

— Monseigneur ! murmura-t-il. Ce n'est donc pas le curé...

— Silence, dit un gendarme. C'est monseigneur l'évêque.

Cependant monseigneur Bienvenu s'était approché aussi vivement que son grand âge le lui permettait.

— Ah ! vous voilà ! s'écria-t-il en regardant Jean Valjean. Je suis bien aise de vous voir. Eh bien mais ! Je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste et dont vous pourriez avoir deux cents francs. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts ?

Jean Valjean ouvrit les yeux et regarda le vénérable évêque avec une expression qu'aucune langue humaine ne pourrait rendre.

— Monseigneur, dit le brigadier de gendarmerie, ce que cet homme disait est donc vrai ? Nous l'avons rencontré. Il allait comme quelqu'un qui s'enfuit. Nous l'avons arrêté... Il avait sur lui cette argenterie...

— Et il vous a dit, interrompit l'évêque en souriant, qu'elle lui avait été donnée par un vieux bonhomme de prêtre chez qui il avait passé la nuit ? Je vois la chose. Et vous l'avez ramené ici ? C'est une méprise.

— Comme cela, reprit le brigadier, nous pouvons le laisser aller ?

— Sans aucun doute, répondit l'évêque.

Les gendarmes lâchèrent Jean Valjean qui recula.

— Est-ce que c'est vrai qu'on me laisse ? dit-il d'une voix presque inarticulée et comme s'il parlait dans son sommeil.

— Oui, on te laisse, tu n'entends donc pas ? dit un gendarme.

— Mon ami, reprit l'évêque, avant de vous en aller, voici vos chandeliers. Prenez-les.

Il alla à la cheminée, prit les deux flambeaux d'argent et les apporta à Jean Valjean. Les deux femmes le regardaient faire sans un mot, sans un geste, sans un regard qui pût déranger l'évêque.

Jean Valjean tremblait de tous ses membres. Il prit les deux chandeliers machinalement et d'un air égaré.

— Maintenant, dit l'évêque, allez en paix... A propos, quand vous reviendrez, mon ami, il est inutile de passer par le jardin. Vous pourrez toujours entrer et sortir par la porte de la rue. Elle n'est fermée qu'au loquet, jour et nuit.

Puis se tournant vers les gendarmes :

— Messieurs, vous pouvez vous retirer.

Les gendarmes s'éloignèrent.

Jean Valjean était comme un homme qui va s'évanouir. L'évêque s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

— N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir un honnête homme.

Jean Valjean qui n'avait aucun souvenir d'avoir rien promis, resta interdit. L'évêque avait appuyé sur ces paroles en les prononçant. Il reprit avec solennité :

— Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu.

Jean Valjean sortit de la ville comme s'il s'échappait. Il se mit à marcher en toute hâte, dans les champs. Il erra ainsi toute la matinée, n'ayant pas mangé et n'ayant pas faim. Il était en proie à une foule de sensations nouvelles. Des pensées inexprimables s'amoncelèrent ainsi en lui toute la journée. Comme le soleil déclinait au couchant, allongeant sur le sol l'ombre du moindre caillou, Jean Valjean s'assit derrière un buisson dans une grande plaine rousse absolument déserte. Il n'y avait à l'horizon que les Alpes. Pas même le clocher d'un village lointain. Jean Valjean pouvait être à trois lieues de Digne. Un sentier qui coupait la plaine passait à quelques pas du buisson.

Il tourna la tête et vit venir un petit Savoyard d'une dizaine d'années qui chantait, sa vielle au flanc et sa boîte à marmotte sur le dos. C'était un de ses doux et gais enfants qui vont de pays en pays, laissant voir leurs genoux par les trous de leur pantalon.

Tout en chantant, l'enfant interrompait de temps en temps sa marche et jouait aux osselets avec quelques pièces de monnaie, il avait une pièce de quarante sous. L'enfant s'arrêta à côté du buisson sans voir Jean Valjean et fit sauter sa poignée de sous que, jusque là, il avait reçue avec assez d'adresse tout entière sur le dos de sa main. Cette fois, la pièce de quarante sous lui échappa et vint rouler vers la

broussaille, jusqu'à Jean Valjean.

Jean Valjean posa le pied dessus.

Cependant, l'enfant avait suivi sa pièce du regard et l'avait vu.

Il ne s'étonna point et marcha droit à l'homme. C'était un lieu absolument solitaire. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait personne dans la plaine ni dans le sentier. On n'entendait que les petits cris faibles d'une nuée d'oiseaux de passage qui traversait le ciel à une hauteur immense. L'enfant tournait le dos au soleil qui lui mettait des fils d'or dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

— Monsieur, dit le petit Savoyard, avec cette confiance de l'enfance qui se compose d'ignorance et d'innocence, ma pièce ?

— Comment t'appelles-tu ? demanda Jean Valjean.

— Petit-Gervais, monsieur.

— Va-t'en ! dit Jean Valjean.

— Monsieur, reprit l'enfant, rendez-moi ma pièce.

Jean Valjean regarda son pied et ne répondit pas.

L'enfant recommença :

— Ma pièce, monsieur !

L'œil de Jean Valjean resta fixé par terre.

— Ma pièce ! cria l'enfant. Ma pièce blanche !  
Mon argent !

Il semblait que Jean Valjean n'entendît point. L'enfant le prit au collet de sa blouse et le secoua. Et en même temps, il faisait un effort pour déranger le gros soulier ferré posé sur son trésor.

— Je veux ma pièce ! ma pièce de quarante sous !

L'enfant pleurait. La tête de Jean Valjean se releva. Jean Valjean était toujours assis. Ses yeux étaient troubles. Il considérait l'enfant avec une sorte d'étonnement, puis il étendit la main vers son bâton et cria d'une voix terrible :

— Qui est là ?

— Moi, monsieur, répondit l'enfant. Petit-Gervais ! moi ! moi ! Rendez-moi mes quarante sous, s'il vous plaît ! Ôtez votre pied, monsieur, s'il vous plaît. Puis irrité, quoique tout petit, et devenant presque menaçant :

— Ah, ôtez-vous votre pied ? Ôtez donc votre pied, voyons !

— Ah ! C'est encore toi ! dit Jean Valjean, et se dressant brusquement, le pied toujours sur la pièce d'argent, il ajouta :

— Veux-tu bien te sauver !

L'enfant effaré le regarda, puis commença à trembler de la tête aux pieds, et, après quelques secondes de stupeur, se mit à s'enfuir, sans oser tourner le cou ni jeter un cri.

Cependant, à une certaine distance, l'essoufflement le força à s'arrêter, et Jean Valjean, à travers sa rêverie, l'entendit qui sanglotait.

Au bout de quelques instants, l'enfant avait disparu.

Le soleil s'était couché. L'ombre se faisait autour de Jean Valjean. Il n'avait pas mangé de la journée. Il est probable qu'il avait de la fièvre... Tout à coup, il tressaillit, il venait de sentir le froid du soir.



Il raffermir sa casquette sur son front, chercha machinalement à croiser et boutonner sa blouse, fit un pas et se baissa pour reprendre son bâton à terre. A ce moment-là, il aperçut la pièce de quarante sous que son pied avait à demi enfoncée dans la terre et qui brillait parmi les cailloux.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il entre ses dents. Il recula de trois pas, puis s'arrêta, sans pouvoir détacher son regard de ce point que son pied avait foulé l'instant d'auparavant, comme si cette chose qui luisait là dans l'obscurité eût un œil ouvert fixé sur lui.

Au bout de quelques minutes, il s'élança convulsivement vers la pièce d'argent, la saisit, et, en se redressant, se mit à regarder, au loin dans la plaine, jetant à la fois ses yeux vers tous les points de l'horizon, debout et frissonnant comme une bête sauvage effarée qui cherche un asile.

Il ne vit rien. La nuit tombait. La plaine était froide et vague, de grandes brumes violettes montaient dans la clarté crépusculaire.

Il se mit à marcher rapidement dans une certaine direction, du côté où l'enfant avait disparu. Après une trentaine de pas, il s'arrêta, regarda et ne vit rien.

Alors, il cria de toute sa force :

— Petit-Gervais ! Petit-Gervais !

Il se tut et attendit.

Rien ne répondit.

La campagne était déserte et morne. Il était environné d'espace. Il n'y avait autour de lui qu'une ombre où se perdait son regard et un silence où sa

voix se perdait.

Une bise glaciale soufflait et donnait aux choses autour de lui une sorte de vie lugubre. Des arbrisseaux secouaient leurs petits bras maigres avec une fureur incroyable. On eût dit qu'ils menaçaient et poursuivaient quelqu'un.

Il recommença à marcher, puis il se mit à courir, et, de temps en temps, il s'arrêtait et criait dans cette solitude, avec une voix qui était ce qu'on pouvait entendre de plus formidable et de plus désolé :  
« Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! »

Si l'enfant l'avait entendu, il aurait eu peur et se serait bien gardé de se montrer. Mais, l'enfant était sans doute déjà bien loin.

Jean Valjean rencontra un prêtre qui était à cheval, et lui dit :

— Monsieur le curé, avez-vous vu passer un enfant ?

— Non, dit le prêtre.

— Un nommé Petit-Gervais ?

— Je n'ai vu personne.

Il tira deux pièces de cinq francs de sa sacoche et les remit au prêtre.

— Monsieur le curé, voici pour vos pauvres. C'est un petit d'environ dix ans qui a une marmotte et une vielle. Il allait. Un de ces Savoyards, vous savez.

— Je ne l'ai point vu.

— Petit-Gervais ? Il n'est point des villages d'ici ? Pouvez-vous me le dire ?

— Si c'est comme vous dites, mon ami, c'est un petit enfant étranger. Cela passe dans le pays. On ne

le connaît pas.

Jean Valjean prit violemment deux autres écus de cinq francs qu'il donna au prêtre.

— Pour vos pauvres, dit-il.

Puis il ajouta avec égarement :

— Monsieur l'abbé, faites-moi arrêter. Je suis un voleur.

Le prêtre s'enfuit très effaré.

Jean Valjean se mit à courir dans la direction qu'il avait d'abord prise. Il fit, de la sorte, un assez long chemin, regardant, appelant et criant, mais il ne rencontra personne.

Deux ou trois fois, il se dirigea vers quelque chose qui lui faisait l'effet d'un être couché ou accroupi, mais il ne trouvait que des broussailles ou des roches à fleur de terre. Enfin à un endroit où trois sentiers se croisaient, il s'arrêta. La lune s'était levée. Il promena son regard au loin. Il appela une dernière fois :

— Petit-Gervais ! Petit-Gervais ! Petit-Gervais !

Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il murmura encore une fois le nom du petit Savoyard, mais d'une voix faible et presque inarticulée. Ce fut là son dernier effort. Ses jarrets fléchirent brusquement sous lui, comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience. Il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux.

— Je suis un misérable ! cria-t-il.

Quand Jean Valjean était sorti de chez l'évêque, il était tout remué. Il ne pouvait se rendre compte de

ce qui se passait en lui. Il se raidissait contre les bonnes actions et les douces paroles du vieillard. « Vous m'avez promis de devenir un honnête homme. Je vous achète votre âme. Je la retire à l'esprit du mal et je la donne au bon Dieu. » Cela lui revenait sans cesse. Le pardon de ce prêtre était le plus grand assaut, la plus formidable attaque dont il eût été ébranlé. S'il résistait, son endurcissement serait définitif ; s'il céda, il lui faudrait renoncer à la haine qui avait rempli son cœur pendant tant d'années. Une lutte colossale s'était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme qui s'était dressé sur son chemin.

Au sortir du bagne, l'évêque lui avait fait mal à l'âme comme une clarté trop vive fait mal aux yeux. Comme une chouette qui verrait brusquement se lever le soleil, le forçat avait été ébloui et comme aveuglé par la bonté de l'évêque.

Ce qui est certain, ce dont il ne doutait pas, c'est qu'il n'était plus le même homme.

Dans cette situation d'esprit, il avait rencontré Petit-Gervais et lui avait volé ses quarante sous. Pourquoi ? Il eût été bien incapable de l'expliquer. Ce devait être le résultat d'un ultime effort des pensées mauvaises qui étaient en lui et qui résistaient au bien. Ce n'était pas lui qui avait volé, ce n'était pas l'homme, c'était la bête qui, par habitude et par instinct, avait stupidement posé le pied sur cet argent, pendant que son intelligence se débattait avec toutes ces idées nouvelles. Quand l'intelligence de Jean Valjean se réveilla et vit cette action de brute

qu'il avait commise, il recula avec angoisse et poussa un cri d'épouvante.

Quoi qu'il en soit, cette dernière mauvaise action eut sur lui un effet décisif. Il tâcha de retrouver l'enfant pour lui rendre son argent, puis, quand il vit que cela était inutile, il s'arrêta désespéré.

Jean Valjean pleura longtemps. Il pleura à chaudes larmes, il pleura à sanglots, avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant.

Pendant qu'il pleurait, le jour se faisait de plus en plus dans son cerveau, un jour extraordinaire, un jour ravissant et terrible à la fois. Sa vie passée, sa première faute, sa longue expiation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté, ce qui était arrivé chez l'évêque, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux qu'il venait après le pardon de l'évêque, tout cela lui revint et lui apparut dans une clarté jusqu'alors inconnue.

Combien d'heures pleura-t-il ainsi ? Que fit-il après avoir pleuré ? Où alla-t-il ? On ne l'a jamais su. Il paraît seulement avéré, que cette nuit-là, le voiturier qui faisait le service de Grenoble et qui arrivait à Digne vers trois heures du matin, vit en traversant la rue de l'évêché un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de monseigneur Bienvenu.

Désormais la vie de Jean Valjean serait consacrée à soulager la misère des autres.











## Chapitre V

### DES JEUNES FILLES INSOUCIANTES

Notre histoire se poursuit en 1817, à Paris sous le règne du roi Louis XVIII. Cette année-là, quatre jeunes Parisiens firent une « bonne farce ».

Ces Parisiens étaient l'un de Toulouse, l'autre de Limoges, le troisième de Cahors et le quatrième de Montauban ; mais ils étaient étudiants à Paris et qui dit étudiant dit Parisien ; étudier à Paris, c'est naître à Paris.

Ces jeunes gens étaient insignifiants, ni bons, ni mauvais, ni savants ni ignorants, ni des génies ni des imbéciles. Leur principale qualité, la jeunesse, qui fait chavirer les cœurs.

Ces étudiants avaient chacun leur amie. Blachevelle, de Montauban, aimait Favourite, ainsi nommée parce qu'elle était allée en Angleterre ; Listolier, de Cahors, adorait Dahlia, qui avait pris pour surnom un nom de fleur ; Fameuil, de Limoges, idolâtrait Zéphine, diminutif de Joséphine ; Felix Tholomyès, de Toulouse, avait pour amie Fantine, dite la Blonde à cause de ses beaux cheveux couleur de soleil.

Favourite, Dahlia, Zéphine et Fantine étaient quatre ravissantes filles, parfumées et radieuses, encore un peu ouvrières, n'ayant pas tout à fait quitté leur aiguille, dérangées par leurs amourettes et gardant au cœur cette fleur d'honnêteté qui survit aux ennuis de la vie.

La plus vieille des quatre avaient vingt-trois ans. Favourite, Dahlia et Zéphine n'en étaient pas à leurs premières amours. Elles étaient plus insouciantes que Fantine qui en était à sa première illusion.

Fantine était née à Montreuil-sur-Mer. De quels parents ? Qui pourrait le dire ? On ne lui avait jamais connu ni père ni mère. Elle se nommait Fantine. Pourquoi Fantine ? On ne lui avait jamais connu d'autre nom. Pas de nom de famille, elle n'avait pas de famille. Pas de nom de baptême, l'église avait été détruite. Elle s'appela comme il plut au premier passant qui la rencontra toute petite, allant pieds nus dans la rue. Elle reçut un nom comme elle recevait l'eau sur le front lorsqu'il pleuvait. On l'appela la petite Fantine. Personne n'en savait davantage. Cette créature humaine était venue dans la vie comme cela.

A dix ans, Fantine quitta la ville et alla se mettre au service de fermiers des environs. A quinze ans, elle vint à Paris pour « chercher fortune ». Fantine était belle. C'était une jolie blonde avec de l'or sur la tête et des perles dans la bouche.

Elle travailla pour vivre ; puis toujours pour vivre, car le cœur a sa faim aussi, elle aima.

Elle aima Tholomyès.

Amourette pour lui, passion pour elle. Les rues du quartier latin virent le commencement de ce songe. Fantine, dans ces dédales de la colline du Panthéon, où tant d'aventures se nouent et se dénouent, avait fui longtemps Tholomyès, mais de façon à le rencontrer toujours. Bref, elle en tomba folle amoureuse et oublia toute prudence.

Félix Tholomyès était l'exemple parfait de l'éternel étudiant. Il disposait de quatre mille francs de rente, somme considérable, et, à trente ans, consacrait plus de temps à l'amusement qu'aux livres. Il était plutôt mal conservé. Il était ridé et édenté et une calvitie s'ébauchait sur son crâne. Il digérait médiocrement. Mais plus sa jeunesse s'éloignait, plus sa gaieté s'allumait. Il était l'incontestable chef de la petite bande d'étudiants.

Un jour, Tholomyès prit à part les trois autres et leur dit :

— Il y a bientôt un an que Fantine, Dahlia, Zéphine et Favourite nous demandent de leur faire une surprise. Nous la leur avons promise solennellement. Elles nous en parlent toujours, à moi surtout. D'autre part, nos parents nous écrivent et

s'inquiètent de la fin de nos études. Comment satisfaire les uns et les autres ? Le moment me semble bien venu. Ecoutez.

Sur ce, Tholomyès baissa la voix, et articula mystérieusement quelque chose de si gai qu'un vaste ricanement sortit des quatre bouches à la fois et que Blachevelle s'écria :

— Ça, c'est une idée !

Ils entrèrent dans un estaminet rempli de fumée poursuivre leurs discussions. Le résultat en fut une éblouissante partie de plaisir qui eut lieu le dimanche suivant, les quatre jeunes gens invitant les quatre jeunes filles.

Ils décidèrent de partir de bonne heure. C'est pourquoi ils se levèrent à cinq heures du matin. C'était une claire et chaude journée d'été. Ils allèrent à Saint-Cloud par le coche, regardèrent la cascade à sec, déjeunèrent à La Tête-Noire, se payèrent une partie de bagues au quinconce du grand bassin, montèrent à la lanterne de Diogène, jouèrent des macarons à la roulette du pont de Sèvres, cueillirent des bouquets à Puteaux, achetèrent des mirlitons à Neuilly, mangèrent partout des chaussons aux pommes, furent parfaitement heureux.

Les jeunes filles bruissaient et bavardaient comme des fauvettes échappées. Elles donnaient par moments de petites tapes aux jeunes gens. Toutes étaient follement jolies.

Quant à Fantine, c'était la joie. Ses dents splendides avaient reçu de Dieu une fonction, le rire. Elle portait à sa main plus volontiers que sur sa tête



son petit chapeau de paille cousue, aux longues brides blanches. Eclatante de face, délicate de profil, les yeux d'un bleu profond, les paupières grasses, les pieds cambrés et petits, les poignets et les chevilles admirablement emboîtés, la joue fraîche, le cou robuste, telle était Fantine. Elle était belle, sans trop le savoir.

Cette journée-là était une fête d'un bout à l'autre. Toute la nature semblait avoir congé. Les parterres de Saint-Cloud embaumaient ; le souffle de la Seine remuait vaguement les feuilles ; les branches gesticulaient dans le vent ; les abeilles mettaient les jasmins au pillage ; toute une horde de papillons s'ébattait dans les trèfles et les avoines.

Les quatre joyeux couples, mêlés au soleil, aux champs, aux fleurs, aux arbres, resplendissaient.

Après le déjeuner ils allèrent voir dans le parc une plante nouvellement arrivée d'Inde. C'était un bizarre arbrisseau haut sur tige, dont les innombrables branches fines comme des fils, ébouriffées, sans feuilles, étaient couvertes d'un million de petites rosettes blanches.

L'arbuste vu, Tholomyès s'était écrié :

— J'offre des ânes.

Après en avoir discuté le prix avec l'ânier, ils étaient revenus par Vanves et Issy. Les ânes quittés, nouvelle joie ; on passa la Seine en bateau, et de Passy, à pied, ils gagnèrent la barrière de l'Etoile. Vers trois heures, les quatre couples, effarés de bonheur, dégringolaient aux montagnes russes, édifice construit près des Champs-Élysées.

De temps en temps Favourite s'écriait :

— Et la surprise ? Je demande la surprise.

— Patience, répondait Tholomyès.

Les montagnes russes épuisées, on avait songé au dîner, et les amoureux, un peu las, s'étaient échoués au cabaret Bombarda. Ils avaient dû se contenter, comme salle, d'une chambre grande mais laide, le cabaret était rempli. Par les fenêtres, on pouvait contempler les quais et la rivière. Les quatre couples étaient attablés autour d'un joyeux encombrement de plats, d'assiettes, de verres et de bouteilles, cruchons de bière ou flacons de vin.

Fameuil et Dahlia fredonnaient ; Tholomyès buvait ; Zéphiné riait ; Fantine souriait ; Listolier soufflait dans une trompette de bois achetée à Saint-Cloud. Favourite regardait tendrement Blachevelle et disait :

— Blachevelle, je t'adore.

— Qu'est-ce que tu ferais, Favourite, si je cessais de t'aimer ?

— Moi ! s'écria Favourite. Ah ! ne me dis pas cela, même pour rire ! Si tu cessais de m'aimer, je te sauterais après, je te grifferais, je te jetterais de l'eau, je te ferais arrêter.

Blachevelle sourit, comme un homme chatouillé à l'amour-propre. Favourite reprit :

— Oui, je crierais à la garde ! Ah ! je me gênerais par exemple ! Canaille !

Blachevelle, extasié, se renversa sur sa chaise et ferma orgueilleusement les deux yeux.

Dahlia, tout en mangeant, dit tout bas à Favourite

dans le brouhaha :

— Tu l'adores donc, ton Blachevelle ?

— Moi, je le déteste, répondit Favourite du même ton en ressaisissant sa fourchette. Il est avare. J'aime mieux le jeune homme en face de chez moi. Il veut devenir acteur. J'aime les acteurs. Je suis en train de devenir folle de ce petit-là. C'est égal, je dis à Blachevelle que je l'adore. Comme je mens ! Hein ? comme je mens !

Favourite fit une pause, et continua :

— Dahlia, vois-tu, je suis triste. Il ne fait que pleuvoir tout l'été, le vent m'agace, Blachevelle est très avare, et regarde l'endroit minable où nous mangeons.

Cependant, pendant que quelques-uns chantaient, les autres causaient bruyamment et tous ensemble. Tholomyès intervint :

— Ne parlons pas tous au hasard et trop vite. Mangeons avec recueillement.

— Tholomyès, laisse-nous tranquilles, dit Blachevelle.

— A bas le tyran ! dit Fameuil.

Et le repas de se poursuivre dans le bruit.

Un moment, Favourite, croisant les bras et renversant la tête en arrière, regarda résolument Tholomyès et dit :

— Ah ça ! et la surprise ?

— Justement. L'instant est arrivé, répondit Tholomyès. Messieurs, l'heure de surprendre ces dames a sonné. Mesdames, attendez-nous un moment.

— Cela commence par un baiser, dit Blachevelle.

— Sur le front, ajouta Tholomyès.

Chacun déposa gravement un baiser sur le front de sa maîtresse ; puis ils se dirigèrent vers la porte tous les quatre à la file, en mettant leur doigt sur la bouche. Favourite battit des mains à leur sortie.

— C'est déjà amusant, dit-elle.

— Ne partez-pas trop longtemps, murmura Fantine. Nous vous attendons.

Les jeunes filles, restées seules, s'accoudèrent deux à deux sur l'appui des fenêtres, causant, penchant leur tête et se parlant d'une croisée à l'autre.

Elles virent les jeunes gens sortir du cabaret Bombarda bras dessus bras dessous ; ils se retournèrent, leur firent des signes en riant et disparurent dans cette poudreuse cohue du dimanche qui envahit hebdomadairement les Champs-Élysées.

— Ne soyez pas long ! cria Fantine.

— Que vont-ils nous rapporter ? dit Zéphine.

— Pour sûr ce sera joli, dit Dahlia.

— Moi, reprit Favourite, je veux que ce soit en or.

Elles furent bientôt distraites par le mouvement du bord de l'eau qu'elles distinguaient dans les branches des grands arbres et qui les divertissait fort. C'était l'heure du départ des malles-poste et des diligences. Presque toutes les messageries du Midi et de l'Ouest passaient par les Champs-Élysées. La plupart suivaient le quai et sortaient par la barrière de Passy. De minute en minute, quelque grosse voiture peinte en jaune et en noir, pesamment chargée, bruyamment attelée, difforme à force de

malles, de bâches et de valises, pleine de têtes tout de suite disparues, broyant la chaussée, changeant tous les pavés en briquets, se ruait à travers la foule avec toutes les étincelles d'une forge, de la poussière pour fumée, et un air de furie. Ce vacarme réjouissait les jeunes filles. Favourite s'exclamait :

— Quel tapage ! On dirait des tas de chaînes qui s'envolent.

Il arriva une fois qu'une de ces voitures qu'on distinguait difficilement dans l'épaisseur des ormes, s'arrêta un moment, puis repartit au galop. Cela étonna Fantine.

— C'est particulier ! dit-elle. Je croyais que la diligence ne s'arrêtait jamais à cet endroit.

Favourite haussa les épaules.

— Cette Fantine est surprenante. Je viens la voir par curiosité. Elle s'éblouit des choses les plus simples. Une supposition, je suis un voyageur, je dis à la diligence : « Je vais en avant, vous me prendrez sur le quai en passant. » La diligence passe, me voit, s'arrête, et me prend. Cela se fait tous les jours. Tu ne connais pas la vie, ma chère.

Un certain temps s'écoula ainsi. Tout à coup, Favourite eut le mouvement de quelqu'un qui se réveille.

— Eh bien, fit-elle, et la surprise ?

— A propos, oui, reprit Dahlia, la fameuse surprise ?

— Ils en mettent du temps ! dit Fantine.

Comme Fantine achevait ce soupir, le garçon qui avait servi le dîner entra. Il tenait à la main quelque

chose qui ressemblait à une lettre.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Fantine.

Le garçon répondit :

— C'est un papier que ces messieurs ont laissé pour ces dames.

— Pourquoi ne pas l'avoir apporté tout de suite ?

— Parce que ces messieurs, reprit le garçon, ont commandé de ne le remettre à ces dames qu'au bout d'une heure.

Favourite arracha le papier des mains du garçon. C'était une lettre en effet.

— Tiens ! dit-elle. Il n'y a pas d'adresse. Mais voici ce qui est écrit dessus :

*Ceci est la surprise.*

Elle décacheta vivement la lettre, l'ouvrit et lut :

*Ô nos amantes*

*Sachez que nous avons des parents. Des parents, vous ne connaissez pas beaucoup cela. Cela s'appelle des pères et des mères dans le code civil. Or ces parents gémissent, ces vieillards nous réclament, ces bonshommes et ces bonnes femmes nous appellent enfants prodigues, ils souhaitent nos retours. Nous leur obéissons, étant vertueux. A l'heure où vous lirez ceci, cinq chevaux fougueux nous rapporteront à nos papas et à nos mamans. Nous fichons le camp. Nous partons, nous sommes partis. Nous rentrons dans la société, dans le devoir et dans l'ordre, au grand*



*trot, à raison de trois lieues à l'heure. La diligence de Toulouse nous arrache à vous, ô nos belles petites. Il importe à la patrie que nous soyons, comme tout le monde, préfets, pères de famille, gardes champêtres et conseillers d'Etat. Vénérez-nous. Nous nous sacrifions. Pleurez-nous rapidement et remplacez-nous vite. Adieu.*

*Blachevelle*

*Fameuil*

*Listolier*

*Félix Tholomyès*

*Post-scriptum : Le dîner est payé.*

Les quatre filles se regardèrent.

Favourite rompit le silence la première.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, c'est tout de même une bonne farce.

— C'est très drôle ! dit Zéphine.

— Ce doit être Blachevelle qui a eu cette idée-là, reprit Favourite. Ça me rend amoureuse de lui. Sitôt parti, sitôt aimé. Voilà l'histoire.

— Non, dit Dahlia, c'est une idée à Tholomyès. Ça se reconnaît.

— En ce cas, reprit Favourite, mort à Blachevelle et vive Tholomyès !

— Vive Tholomyès ! crièrent Dahlia et Zéphine. Et elles éclatèrent de rire.

Fantine rit comme les autres.

Une heure après, quand elle fut rentrée dans sa chambre, elle pleura. Elle avait aimé Tholomyès et la pauvre fille avait un enfant, Cosette. Elle se

retrouvait seule avec elle.

Les mois s'écoulèrent après le départ des étudiants. Que se passa-t-il ? On le devine.

Après l'abandon, la gêne. Fantine avait tout de suite perdu de vue Favourite, Zéphine et Dahlia ; le lien, brisé du côté des hommes, s'était défait du côté des femmes. Elles auraient été bien étonnées, quinze jours après, si on leur avait dit qu'elles étaient amies. Fantine était restée seule. Le père de son enfant parti, elle se trouva absolument isolée, avec l'habitude du travail en moins et le goût du plaisir en plus. Entraînée par sa liaison avec Tholomyès à dédaigner le petit métier qu'elle connaissait, elle avait négligé ses débouchés. Ils s'étaient fermés. Elle se retrouvait sans ressources.

Fantine savait à peine lire et ne savait pas écrire ; on lui avait seulement appris dans son enfance à signer son nom ; elle avait fait écrire par un écrivain public une lettre à Tholomyès, puis une deuxième, puis une troisième. Tholomyès n'avait répondu à aucune.

Un jour, Fantine entendit des commères dire en regardant sa fille : « Est-ce qu'on prend ces enfants-là au sérieux ? On hausse les épaules de ces enfants-là ! » Alors elle songea à Tholomyès qui haussait les épaules de son enfant et qui ne prenait pas cet innocent au sérieux. Son cœur devint sombre à l'endroit de cet homme.

Il paraîtrait que Félix Tholomyès serait devenu par la suite un gros avoué de province, influent et riche, électeur sage et juré sévère. Jamais il ne s'inquiétera

de savoir ce qu'étaient devenus Fantine et son enfant.

Quel parti devait prendre Fantine ? Elle ne savait plus à qui s'adresser. Elle avait commis une faute, mais le fond de sa nature était resté droit. Elle sentait vaguement qu'elle était à la veille de tomber dans la détresse et de glisser dans le pire. Il fallait du courage. Elle en eut et elle se raidit. L'idée lui vint de retourner dans sa ville natale, à Montreuil-sur-Mer. Là, quelqu'un peut-être la reconnaîtrait et lui donnerait du travail.

Le problème était Cosette. Dans cette société-là, on n'accepterait pas une femme avec un enfant, qui ne soit pas mariée. Il faudrait cacher sa faute. Elle entrevoyait confusément la nécessité d'une séparation encore plus douloureuse que la première. Son cœur se serra, mais elle prit sa résolution. Fantine avait la farouche bravoure de la vie. Elle avait déjà vaillamment renoncé à la parure, s'était vêtue de toile, et avait mis toute sa soie, tous ses chiffons, tous ses rubans et toutes ses dentelles sur sa fille, seule vanité qui lui restât. Elle vendit tout ce qu'elle avait, ce qui lui produisit deux cents francs ; ses petites dettes payées, elle n'eut plus que quatre-vingts francs environ. A vingt-deux ans, par une belle matinée de printemps, elle quittait Paris, emportant son enfant sur son dos.

Cette femme n'avait au monde que cet enfant, et cet enfant n'avait au monde que cette femme.

Vers le milieu du jour, après avoir, pour se reposer, cheminé de temps en temps, moyennant trois ou quatre sous par lieue, dans une diligence qui

desservait les environs de Paris, elle arriva à Montfermeil.

Elle décida de s'y arrêter.



## Chapitre VI

### LA TAVERNE DE MONTFERMEIL

Il y avait à Montfermeil une sorte de taverne. Cette gargote était tenue par des gens appelés Thénardier, mari et femme. Elle était située dans la ruelle du Boulanger. On voyait au-dessus de la porte une planche clouée à plat sur le mur. Sur cette planche était peint quelque chose qui ressemblait à un homme portant sur son dos un autre homme, lequel avait de grosses épaulettes de général dorées avec de larges étoiles argentées ; des taches rouges figuraient du sang ; le reste du tableau était de la fumée et représentait probablement une bataille. Au bas on lisait cette inscription : Au sergent de Waterloo.

Devant la porte de cette auberge se trouvait le morceau d'une charrette qui étonnait par sa masse imposante. C'était l'avant-train d'un de ces fardiers, usités dans les pays de forêts, et qui servent à charrier des madriers et des troncs d'arbres. Tout cet ensemble était trapu, écrasant et difforme. On eût dit l'affût d'un canon géant. Le bois disparaissait sous la boue et le fer sous la rouille. Sous l'essieu pendait une grosse chaîne qui touchait presque terre.

Sur cette chaîne étaient assises, ce soir-là, comme sur la corde d'une balançoire, deux petites filles, l'une d'environ deux ans et demi, l'autre de dix-huit mois, la plus petite dans les bras de la plus grande. Un mouchoir savamment noué les empêchait de tomber.

Les deux enfants, gracieusement attifées et avec quelque recherche, rayonnaient ; on eût dit deux roses dans de la ferraille ; leurs yeux étaient magnifiques, leurs joues fraîches riaient. L'une était châtain, l'autre était brune. Un buisson fleuri qui était près de là envoyait aux passants des parfums qui semblaient venir d'elles. Celle de dix-huit mois montrait son gentil ventre nu avec l'indécence de l'enfance.

Au-dessus et autour de ces têtes délicates, pétries dans le bonheur et trempées dans la lumière, le gigantesque avant-train, noir de rouille, presque terrible, tout enchevêtré de courbes et d'angles farouches, s'arrondissait comme un porche de caverne.

A quelques pas, accroupie sur le seuil de l'auberge,



la mère, femme d'un aspect peu avenant du reste, mais touchante à ce moment-là, balançait les deux enfants au moyen d'une longue ficelle, les couvant des yeux de peur d'un accident avec cette expression propre à la maternité. A chaque va-et-vient, les anneaux jetaient un cri strident qui ressemblait à un cri de colère ; les petites filles s'extasiaient, le soleil couchant se mêlait à leur joie, et rien n'était plus charmant que ce caprice du hasard qui avait fait de cette chaîne une escarpolette de chérubins.

Tout en berçant ses deux petites, la mère chantonnait d'une voix fausse une romance célèbre :

— Il le faut, disait un guerrier...

Sa chanson et la contemplation de ses filles l'empêchaient d'entendre et de voir ce qui se passait dans la rue.

Cependant quelqu'un s'était approché d'elle, comme elle commençait le premier couplet de la romance, et tout à coup elle entendit une voix qui disait très près de son oreille :

— Vous avez là deux jolis enfants, madame.

— A la belle et tendre Imogine... répondit la mère, continuant sa romance.

Elle tourna la tête. Une femme était devant elle, à quelques pas. Cette femme, elle aussi, avait un enfant qu'elle portait dans ses bras.

Elle portait en outre un assez gros sac de nuit qui semblait fort lourd.

L'enfant de cette femme était un des plus divins êtres qu'on pût voir. C'était une fille de deux ou trois ans. Elle aurait pu rivaliser avec les deux autres

petites pour la coquetterie de ses vêtements. Elle avait une coiffure de linge fin, des rubans à sa brassière et de la dentelle de Valenciennes à son bonnet. Le pli de sa jupe relevée laissait voir sa cuisse blanche, potelée et ferme. Elle était admirablement rose et bien portante. La belle petite donnait envie de mordre dans les pommes de ses joues. On ne pouvait rien dire de ses yeux, sinon qu'ils devaient être très grands et qu'ils avaient des cils magnifiques. Elle dormait.

Elle dormait de ce sommeil d'absolue confiance propre à son âge. Les bras des mères sont faits de tendresse ; les enfants y dorment profondément.

Quant à la mère, l'aspect en était pauvre et triste. Elle avait la mine d'une ouvrière qui essaie de redevenir paysanne. Elle était jeune. Était-elle belle ? Peut-être, mais avec cette mise, il n'y paraissait pas. Ses cheveux, d'où s'échappait une mèche blonde, semblaient fort épais, mais disparaissaient sévèrement sous une coiffe de béguine, laide, serrée, étroite et nouée au menton. Le rire montre les belles dents quand on en a ; mais elle ne riait pas. Ses yeux ne semblaient pas être secs depuis très longtemps. Elle était pâle ; elle avait l'air très lasse et un peu malade ; elle regardait sa fille endormie dans ses bras avec cet air particulier d'une mère qui a nourri son enfant. Un large mouchoir bleu, plié en fichu, masquait sa taille. Elle avait les mains hâlées et toutes piquées de taches de rousseur, l'index durci et déchiqueté par l'aiguille, une mante brune de laine bourrue, une robe de toile et de gros souliers. C'était

Fantine.

Comme elle passait devant l'auberge Thénardier, les deux petites filles, enchantées sur leur escarlopette gigantesque, avaient été pour elle une sorte d'éblouissement, et elle s'était arrêtée devant cette vision de joie.

Il y a des charmes. Ces deux petites filles en furent un pour cette mère.

Elle les considérait toute émue. La présence des anges est une annonce de paradis. Elle crut voir au-dessus de cette auberge le mystérieux signe de la providence. Ces deux petites étaient si évidemment heureuses ! Elles les regardait, elle les admirait, tellement attendrie qu'au moment où la mère reprenait haleine entre deux vers de la chanson, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous avez là deux jolis enfants, madame.

Les créatures les plus féroces sont désarmées par les caresses à leurs petits. La mère leva la tête, remercia, et fit asseoir la passante sur le banc de la porte, elle-même étant sur le seuil. Les deux femmes causèrent.

— Je m'appelle madame Thénardier, dit la mère des deux petites. Nous tenons cette auberge.

Puis toujours à sa romance, elle reprit entre les dents :

— Il le faut, je suis chevalier...

La voyageuse raconta son histoire, un peu modifiée.

Elle dit qu'elle était ouvrière, que son mari était mort, que le travail lui manquait à Paris et qu'elle

allait en chercher ailleurs, dans son pays, à Montreuil-sur-Mer. Elle avait quitté Paris, le matin même, à pied. Comme elle portait un enfant, elle était fatiguée et était montée dans la voiture de Villemomble. De Villemomble elle était venue à Montfermeil à pied. La petite avait un peu marché, mais pas beaucoup. Elle était si jeune. Elle l'avait prise dans ses bras et le bijou s'était endormi.

Et sur ces mots elle donna à sa fille un baiser passionné qui la réveilla. L'enfant ouvrit les yeux, de grands yeux bleus comme ceux de sa mère, et regarda.

Et l'enfant se mit à rire, et, quoique la mère la retînt, glissa à terre avec l'indomptable énergie d'un petit être qui veut courir. Tout à coup elle aperçut les deux autres sur leur balançoire, s'arrêta court, et tira la langue en signe d'admiration.

La mère Thénardier détacha ses filles, les fit descendre de l'escarpolette et dit :

— Amusez-vous toutes les trois.

Les enfants de cet âge-là s'appriivoisent vite, et au bout d'une minute les petites Thénardier jouaient avec la nouvelle venue à faire des trous dans la terre, plaisir immense.

Cette nouvelle venue était très gaie ; la bonté de la mère est écrite dans la gaieté du marmot ; elle avait pris un bout de bois qui lui servait de pelle, et elle creusait énergiquement une fosse bonne pour une mouche. Ce que fait le fossoyeur devient amusant, fait par un enfant.

Les deux femmes continuaient de causer.

— Comment s'appelle votre mioche ?

— Cosette.

La petite en réalité s'appelait Euphrasie. Mais après l'avoir dotée d'un prénom sérieux, sa mère lui avait aussitôt donné un surnom charmant comme le font toutes les mères. C'était Euphrasie pour l'état-civil, mais Cosette pour sa mère.

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle va sur ses trois ans.

— C'est comme mon aînée.

Cependant les trois filles étaient groupées dans une posture d'anxiété profonde et de béatitude ; un événement avait lieu ; un gros ver venait de sortir de terre ; tout à la fois, elles avaient peur et elles étaient en extase.

Leurs fronts radieux se touchaient ; on eût dit trois têtes dans une auréole.

— Les enfants, s'écria la mère Thénardier, comme ça se reconnaît tout de suite ! Les voilà qu'on jurerait trois sœurs.

Ce mot fut l'étincelle qu'attendait probablement l'autre mère. Elle saisit la main de la Thénardier, la regarda fixement, et lui dit :

— Voulez-vous garder mon enfant ?

La Thénardier eut un de ces mouvements surpris qui ne sont ni le consentement ni le refus.

La mère de Cosette poursuivit :

— Voyez-vous, je ne peux pas emmener ma fille au pays. L'ouvrage ne le permet pas. Avec un enfant, on ne trouve pas à se placer. Ils sont si ridicules dans ce pays-là. C'est le bon Dieu qui m'a fait passer

devant votre auberge. Quand j'ai vu vos petites si jolies, si propres et si contentes, cela m'a bouleversée. J'ai dit : voilà une bonne mère. C'est ça ; ça fera trois sœurs. Et puis je ne serai pas longtemps à revenir. Voulez-vous me garder mon enfant ?

— Il faudrait voir, dit la Thénardier.

— Je donnerais six francs par mois.

On entendit une voix d'homme qui criait au fond de la gargote :

— Pas moins de sept francs. Et six mois payés d'avance.

— Six fois sept, quarante-deux francs, dit la Thénardier.

— Je les donnerai.

— Et quinze francs en dehors pour les premiers frais, ajouta la voix d'homme.

— Total cinquante-sept francs, dit Mme Thénardier. Et à travers ces chiffres, elle chantonnait vaguement :

— Il le faut, disait un guerrier...

— Je les donnerai, dit la mère, j'ai quatre-vingts francs. Il me restera de quoi aller au pays. En allant à pied. Je gagnerai de l'argent là-bas, et dès que j'en aurai un peu, je reviendrai chercher Cosette.

La voix d'homme reprit :

— La petite a un trousseau ?

— C'est mon mari, dit la Thénardier.

— Sans doute elle a un trousseau, le pauvre trésor. J'ai bien vu que c'était votre mari. Et un beau trousseau encore ! Un trousseau insensé. Tout par douzaines, et des robes de soie comme une dame



Il est là dans mon sac de nuit.

— Il faudra le donner, repartit la voix d'homme.

— Je crois bien que je le donnerai ! dit la mère. Ce serait cela qui serait drôle si je laissais ma fille toute nue !

La face du maître apparut.

— C'est bon, dit-il.

Le marché fut conclu. La mère passa la nuit à l'auberge, donna son argent et laissa son enfant, renoua son sac de nuit dégonflé du trousseau et léger désormais, et partit le lendemain matin, comptant revenir bientôt. Ces départs-là s'arrangent fort tranquillement, mais ce sont de véritables désespoirs.

Une voisine des Thénardier rencontra cette mère comme elle s'en allait, et s'en revint en disant :

— Je viens de voir une mère qui pleure dans la rue, que c'est un vrai déchirement.

Quand la mère de Cosette fut partie, l'homme dit à la femme :

— Cela va me payer mon effet de cent dix francs qui échoit demain. Il me manquait cinquante francs. Sais-tu que j'aurais eu l'huissier et un protêt ? Tu as fait là une bonne souricière avec tes petites.

— Sans m'en douter, dit la femme.

C'est ainsi que Fantine leur confia son enfant qui serait élevée avec les deux fillettes des aubergistes, Eponine et Azelma.

La souris prise était bien chétive ; mais le chat se réjouit même d'une souris maigre.

Qu'était-ce que les Thénardier ?

Ces êtres appartenaient à cette classe intermédiaire

composée de gens grossiers parvenus et de gens intelligents déchus, qui est entre la classe dite moyenne et la classe dite inférieure, et qui combine quelques-uns des défauts de la seconde avec presque tous les vices de la première, sans avoir le généreux élan de l'ouvrier ni l'ordre honnête du bourgeois.

C'étaient de ces natures mesquines qui, si quelque feu sombre les chauffe par hasard, deviennent facilement monstrueuses. Il y avait dans la femme le fond d'une brute et dans l'homme l'étoffe d'un gueux. Tous deux étaient au plus haut degré susceptibles de cet affreux progrès qui se fait dans le sens du mal. Il existe des âmes écrevisses reculant continuellement vers les ténèbres, rétrogradant dans la vie plutôt qu'elles n'y avancent, employant leur expérience à augmenter leur difformité et s'emprenant de plus en plus d'une noirceur constante. Cet homme et cette femme étaient de ce genre-là.

On n'a qu'à regarder certains hommes pour s'en méfier. Il y a en eux de l'inconnu. On ne peut pas plus répondre de ce qu'ils ont fait de ce qu'ils feront. L'ombre qu'ils ont dans le regard les dénonce. Rien qu'en les entendant dire un mot ou qu'en les voyant faire un geste on entrevoit de sombres secrets dans leur passé et de sombres mystères dans leur avenir. C'était le cas pour le Thénardier.

Ce Thénardier, s'il fallait l'en croire avait été soldat ; sergent disait-il ; il avait fait probablement la campagne de 1815, et s'était même comporté assez bravement lors de la bataille de Waterloo, à ce qu'il

paraît. Bien sûr, personne n'était là pour l'attester. Toujours est-il que l'enseigne de son cabaret était une allusion à l'un de ses faits d'armes. Il l'avait peinte lui-même, car il savait faire un peu de tout.

Il ne suffit pas d'être méchant pour prospérer. La gargote allait mal.

Grâce aux cinquante-sept francs de la voyageuse, Thénardier avait pu éviter la venue de l'huissier, le protêt et il avait pu faire honneur à sa signature. Le mois suivant, ils eurent encore besoin d'argent ; la femme porta à Paris et engagea au mont-de-piété le trousseau de Cosette pour une somme de soixante francs. Dès que la somme fut dépensée, les Thénardier s'accoutumèrent à ne plus voir dans la petite fille qu'une enfant qu'ils avaient chez eux par charité, et la traitèrent en conséquence. Comme elle n'avait plus de trousseau, on l'habilla de vieilles jupes et de vieilles chemises des petites Thénardier, c'est-à-dire de haillons. On la nourrit des restes de tout le monde, un peu mieux que le chien et un peu plus mal que le chat. Le chien et le chat étaient du reste ses commensaux habituels ; Cosette mangeait avec eux sous la table dans une écuelle de bois pareille à la leur.

La mère qui s'était fixée à Montreuil-sur-Mer, faisait écrire tous les mois afin d'avoir des nouvelles de son enfant. Les Thénardier répondaient invariablement que Cosette se portait merveilleusement bien.

Les six premiers mois révolus, la mère envoya sept francs pour le septième mois, et continua exactement

ses envois de mois en mois. L'année n'était pas finie que le Thénardier dit :

— Une belle grâce qu'elle nous fait là ! Que veut-elle que nous fassions avec ses sept francs ?

Et il écrivit pour exiger douze francs. La mère, persuadée que son enfant était heureuse, se soumit et envoya les douze francs.

Certaines natures ne peuvent aimer d'un côté sans haïr de l'autre. La mère Thénardier aimait passionnément ses deux filles, ce qui fit qu'elle détesta l'étrangère. Si peu de place que Cosette tînt chez elle, il lui semblait que cela était pris aux siens, et que cette petite prenait l'air que ses filles respiraient. Cette femme avait une somme de caresses et une somme de coups et d'injures à dépenser chaque jour. Si elle n'avait pas eu Cosette, il est certain que ses filles, tout idolâtrées qu'elles étaient, auraient tout reçu ; mais l'étrangère leur rendit le service de détourner les coups sur elle. Ses filles n'eurent que les caresses. Cosette ne faisait pas un mouvement qui ne fît pleuvoir sur sa tête une grêle de châtimens violents et immérités. Doux être faible qui ne devait rien comprendre à ce monde, sans cesse punie, grondée, rudoyée, battue, et voyant à côté d'elle deux petites créatures comme elle, qui vivaient heureuses.

La Thénardier était méchante pour Cosette, Eponine et Azelma le furent aussi. Les enfants à cet âge-là, ne sont que des exemplaires de la mère. Le format est plus petit, voilà tout.

Une année s'écoula, puis une autre.

On disait dans le village :

— Ces Thénardier sont de braves gens. Ils ne sont pas riches et ils élèvent un pauvre enfant qu'on a abandonné chez eux !

On croyait Cosette oubliée par sa mère.

Cependant, le Thénardier, ayant appris par on ne sait quelles voies obscures que l'enfant était probablement bâtard et que la mère ne pouvait l'avouer, exigea quinze francs par mois, disant que la créature grandissait et mangeait, et menaçant de la renvoyer.

— Qu'elle ne m'embête pas ! s'écriait-il, je lui bombarde son mioche tout au beau milieu de ses cachotteries. Il me faut de l'augmentation.

La mère paya les quinze francs.

D'année en année, l'enfant grandit, et sa misère aussi. Avant même qu'elle eût cinq ans, elle devint la servante de la maison.

On fit faire à Cosette les commissions, balayer les chambres, la cour, la rue, laver la vaisselle, porter même des fardeaux. Les Thénardier se crurent d'autant plus autorisés à agir ainsi que la mère qui était toujours à Montreuil-sur-Mer commença à mal payer. Quelques mois restèrent en souffrance.

Si la mère était revenue à Montfermeil au bout de ces trois années, elle n'eût point reconnu son enfant. Cosette, si jolie et si fraîche à son arrivée, était maintenant maigre et blême.

L'injustice l'avait rendue hargneuse et la misère l'avait rendue laide. Il ne lui restait que ses beaux yeux qui faisaient peine, parce que, grands comme ils

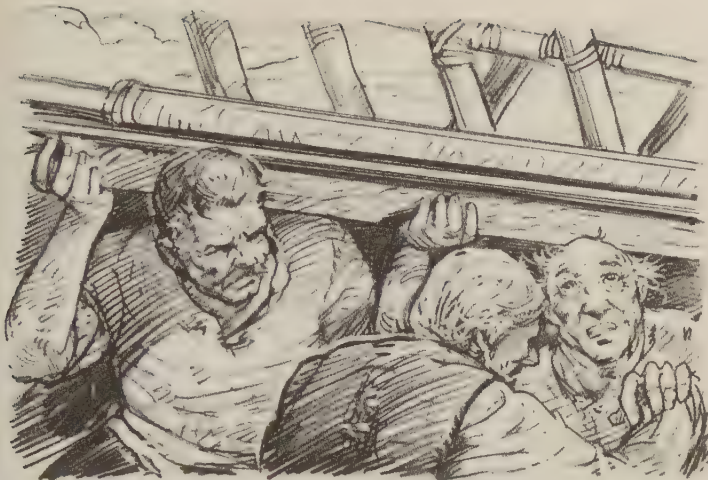
étaient, il semblait qu'on y vît une plus grande quantité de tristesse.

C'était une chose navrante de voir, l'hiver, ce pauvre enfant, qui n'avait pas encore six ans, grelottant sous de vieilles loques de toile trouée, balayer la rue avant le jour avec un énorme balai dans ses petites mains rouges et une larme dans ses grands yeux.

Dans le pays on l'appelait l'Alouette, ce petit être pas plus gros qu'un oiseau, tremblant, éveillé le premier chaque matin dans la maison et le village, toujours dans la rue ou dans les champs avant l'aube.

Mais la pauvre alouette ne chantait jamais.





## Chapitre VII

### MONSIEUR MADELEINE

Fantine, cette mère qui, au dire des gens de Montfermeil, semblait avoir abandonné son enfant, que devenait-elle ? Où était-elle ? Que faisait-elle ?

Après avoir laissé sa petite Cosette aux Thénardier, elle avait continué son chemin et était arrivée à Montreuil-sur-Mer.

Cela se passait en 1818.

Fantine avait quitté sa ville natale depuis une dizaine d'années. Montreuil-sur-Mer avait changé d'aspect. Tandis que Fantine descendait lentement de misère en misère, la ville avait prospéré.

Depuis deux ans environ, il s'y était accompli un

de ces faits industriels qui sont les grands événements des petits pays.

De temps immémorial, Montreuil-sur-Mer avait pour industrie spéciale l'imitation des jais anglais et des verroteries noires d'Allemagne. Cette industrie avait toujours végété, à cause de la cherté des matières premières qui réagissait sur la main-d'œuvre. Au moment où Fantine revint à Montreuil-sur-Mer, une transformation inouïe s'était opérée dans cette production des « articles noirs ». Vers 1815, un homme, un inconnu, était venu s'établir dans la ville et avait eu l'idée de substituer dans cette fabrication, la gomme laque à la résine et, pour les bracelets en particulier, les coulants en tôle simplement rapprochée aux coulants en tôle soudée. Ce tout petit changement avait été une révolution.

Ce tout petit changement avait prodigieusement réduit le coût de la matière première, ce qui avait permis premièrement, d'élever le prix de la main-d'œuvre, bienfait pour le pays ; deuxièmement, d'améliorer la fabrication, avantage pour le consommateur ; troisièmement, de vendre à meilleur marché tout en triplant le bénéfice, profit pour le manufacturier.

Ainsi pour une idée, trois résultats.

En moins de trois ans, l'auteur de ce procédé était devenu riche, ce qui est bien, et avait tout fait riche autour de lui, ce qui est mieux. De son origine, on ne savait rien ; de ses commencements, peu de choses.

On contait qu'il était venu dans la ville avec fort

peu d'argent, quelques centaines de francs tout au plus.

C'était de ce mince capital, mis au service d'une idée ingénieuse, fécondée par l'ordre et la pensée, qu'il avait tiré sa fortune et toute la fortune de ce pays.

A son arrivée à Montreuil-sur-Mer, il n'avait que les vêtements, la tournure et le langage d'un ouvrier.

Il paraît que, le jour même où il faisait obscurément son entrée dans la petite ville de Montreuil-sur-Mer, à la tombée du mois de décembre, le sac au dos et le bâton d'épine à la main, un gros incendie venait d'éclater à la maison commune. Cet homme s'était jeté dans le feu, et avait sauvé, au péril de sa vie, deux enfants qui se trouvaient être ceux du capitaine de gendarmerie ; ce qui fait qu'on n'avait pas songé à lui demander son passeport. Depuis lors, on avait su son nom. Il s'appelait le père Madeleine.

C'était un homme d'environ cinquante ans, qui avait l'air préoccupé et qui était bon. Voilà tout ce qu'on pouvait en dire.

Grâce aux progrès rapides de cette industrie qu'il avait si admirablement remaniée, Montreuil-sur-Mer était devenu un centre d'affaires considérable. L'Espagne, qui consomme beaucoup de jais noir, y commandait chaque année des quantités immenses. Montreuil-sur-Mer, pour ce commerce, faisait presque concurrence à Londres et à Berlin. Les bénéfices du père Madeleine étaient tels que, dès la deuxième année, il avait pu bâtir une grande fabrique dans laquelle il y avait deux vastes ateliers, l'un pour

les hommes, l'autre pour les femmes. Quiconque avait faim pouvait s'y présenter, et était sûr de trouver là de l'emploi et du pain. Le père Madeleine demandait aux hommes de la bonne volonté, aux femmes des mœurs pures, à tous de la probité. Il avait divisé les ateliers afin de séparer les sexes et que les filles et les femmes pussent rester sages. Sur ce point, il était inflexible. C'était le seul point où il fût en quelque sorte intolérant. Il était d'autant plus fondé à cette sévérité que, Montreuil-sur-Mer étant une ville de garnison, les occasions de corruption abondaient.

Du reste sa venue avait été un bienfait, et sa présence était une providence. Avant l'arrivée du père Madeleine, tout languissait dans le pays ; maintenant tout y vivait de la vie saine du travail. Le chômage et la misère étaient inconnus. Il n'y avait pas de poche si obscure où il n'y eût un peu d'argent, pas de logis si pauvre où il n'y eût un peu de joie. Le père Madeleine employait tout le monde. Il ne demandait qu'une qualité, l'honnêteté.

Au milieu de cette activité dont il était la cause, le père Madeleine faisait sa fortune, mais chose assez singulière pour un simple homme de commerce, il ne paraissait pas que ce fût là son principal souci. En 1820, on lui connaissait une somme de six cent trente mille francs placés à son nom chez Laffitte ; mais avant de se réserver cette somme, il avait dépensé plus d'un million pour la ville et pour les pauvres.

L'hôpital était mal doté ; il y avait fondé dix lits.







Montreuil-sur-Mer était divisé en ville haute et en ville basse. La ville basse, qu'il habitait, n'avait qu'une école, méchante masure qui tombait en ruine ; il en avait construit deux, une pour les filles, l'autre pour les garçons. Il allouait de ses deniers aux deux instituteurs une indemnité double de leur maigre traitement officiel. Il avait créé à ses frais une salle d'asile, chose alors presque inconnue en France, et une caisse de secours pour les ouvriers vieux et infirmes. Sa manufacture étant un centre, un nouveau quartier où il y avait bon nombre de familles indigentes avait surgi autour de lui ; il y avait établi une pharmacie gratuite.

En 1819 le bruit se répandit un matin dans la ville que, sur présentation de M. le préfet, et en considération des services rendus au pays, le père Madeleine allait être nommé par le roi maire de Montreuil-sur-Mer. Le bruit était fondé. Quelques jours plus tard, la nomination parut dans *Le Moniteur*. Le lendemain, le père Madeleine refusa.

La même année, les produits du nouveau procédé inventé par M. Madeleine figurèrent à l'exposition de l'industrie. Sur le rapport du jury, le roi le nomma chevalier de la Légion d'honneur. Le père Madeleine refusa la décoration.

Décidément cet homme était une énigme. Les bonnes âmes se tirèrent d'affaire en disant qu'après tout c'était une espèce d'aventurier.

En 1820, cinq ans après son arrivée à Montreuil-sur-Mer, le roi le nomma à nouveau maire de la ville. Il refusa encore, mais le préfet résista à son refus,

tous les notables vinrent le prier, le peuple en pleine rue le suppliait, l'insistance fut si vive qu'il finit par accepter. Ce qui parut surtout le déterminer, ce fut l'apostrophe presque irritée d'une vieille femme du peuple qui lui cria du seuil de sa porte :

— Un bon maire, c'est utile. Est-ce qu'on recule devant du bien qu'on peut faire ?

Ce fut la troisième phase de son ascension. Le père Madeleine était devenu monsieur Madeleine, monsieur Madeleine devint monsieur le maire.

Du reste, il était demeuré aussi simple que le premier jour. Il avait les cheveux gris, l'œil sérieux, le teint hâlé d'un ouvrier, le visage pensif d'un philosophe. Il portait habituellement un chapeau à bords larges et une longue redingote de gros drap, boutonnée jusqu'au menton. Il remplissait ses fonctions de maire, mais hors de là, il vivait solitaire. Il parlait à peu de monde. Il se dérobaux politesses, saluait de côté, s'esquivait vite, souriait pour se dispenser de causer, donnait pour se dispenser de sourire. Son plaisir était de se promener dans les champs.

Il prenait ses repas toujours seul, avec un livre ouvert devant lui. Il avait une petite bibliothèque bien faite. Il aimait les livres qui sont des amis sûrs. A mesure que le loisir lui venait avec la fortune, il en profitait pour cultiver son esprit. Depuis qu'il était à Montreuil-sur-Mer, on remarquait que d'année en année son langage devenait plus poli, plus choisi, plus doux.

Il emportait volontiers un fusil dans ses

promenades, mais il s'en servait rarement. Quand cela lui arrivait par aventure, il avait un tir infailible qui effrayait. Jamais il ne tuait un animal inoffensif. Jamais il ne tirait un petit oiseau.

Quoiqu'il ne fût plus jeune, on racontait qu'il était d'une force prodigieuse. Il offrait un coup de main à qui en avait besoin, relevait un cheval, poussait une roue embourbée, arrêtaît par les cornes un taureau échappé. Il avait toujours ses poches pleines de monnaie en sortant et vides en rentrant. Quand il passait dans un village, les marmots déguenillés couraient joyeusement après lui et l'entouraient comme une nuée de moucheron.

On croyait deviner qu'il avait dû vivre jadis de la vie des champs, car il avait toutes sortes de secrets utiles qu'il enseignait aux paysans.

Il faisait une foule de bonnes actions en se cachant comme on se cache pour les mauvaises. Il pénétrait à la dérobée, le soir, dans les maisons ; il montrait furtivement des escaliers. Un pauvre diable, en rentrant dans son galetas, trouvait que sa porte avait été ouverte, quelquefois même forcée, durant son absence. Le pauvre homme se demandait quel malfaiteur était venu. Il entraît et la première chose qu'il voyait, c'était une pièce d'or oubliée sur un meuble. Le « malfaiteur » qui était venu, c'était le père Madeleine.

Il était affable et triste. Le peuple disait que c'était un homme riche qui n'avait pas l'air fier, un homme heureux qui n'avait pas l'air content.

Quelques-uns prétendaient que c'était un

personnage mystérieux, et affirmaient qu'on n'entrait jamais dans sa chambre, qui était une vraie cellule d'ermite avec des sabliers, des tibias et des têtes de mort. Cela se disait beaucoup, si bien que quelques jeunes femmes élégantes et malignes de Montreuil-sur-Mer vinrent chez lui un jour, et lui demandèrent :

— Monsieur le maire, montrez-nous donc votre chambre. On dit que c'est une grotte.

Il sourit et les introduisit sur-le-champ dans cette « grotte ». Elles furent bien punies de leur curiosité. C'était une chambre garnie tout bonnement de meubles d'acajou assez laids et tapissée de papier à douze sous. Les seuls objets de valeur semblaient être deux chandeliers de forme vieillie et qui avaient l'air d'être en argent. Malgré tout, les bruits continuèrent à courir sur cette chambre mystérieuse.

On chuchotait aussi qu'il avait des sommes immenses déposées chez Laffitte, avec cette particularité qu'elles étaient toujours à sa disposition immédiate, de telle sorte, ajoutait-on, que M. Madeleine pouvait arriver un matin chez Laffitte, signer un reçu et emporter ses deux ou trois millions en dix minutes. Dans la réalité, ces deux ou trois millions se réduisaient à six cent trente ou quarante mille francs.

Au commencement de 1821, le journal local annonça la mort de M. Myriel, évêque de Digne, qui était devenu aveugle depuis plusieurs années. Chose curieuse, M. Madeleine parut le lendemain tout en noir avec un crêpe à son chapeau. Il portait le deuil de monseigneur Bienvenu.

La bonne société de l'endroit, qui maintenait le maire à l'écart, en raison de ses origines inconnues, songea à faire cesser la quarantaine de M. Madeleine, parent probable d'un évêque. M. Madeleine s'en rendit compte aux révérences plus nombreuses des vieilles femmes et aux sourires des jeunes. Un soir, une dame de ce monde-là, curieuse, se hasarda à lui demander :

— Monsieur le maire est sans doute cousin de feu l'évêque de Digne ?

— Non, répondit-il.

— Mais, reprit la dame du beau monde, vous en portez le deuil !

Il répondit :

— C'est que, dans ma jeunesse, j'ai été laquais dans sa famille.

On avait remarqué aussi que, chaque fois qu'il passait dans la ville un jeune Savoyard courant le pays et cherchant des cheminées à ramoner, M. le maire le faisait appeler, lui demandait son nom, et lui donnait de l'argent. Les petits Savoyards se le disaient, et il en passait beaucoup.

Peu à peu, et avec le temps, toutes les oppositions étaient tombées. Après les premières méchancetés du début, ce ne furent plus que des malices. En 1821, son nom était prononcé partout avec respect. On venait de dix lieues à la ronde consulter M. Madeleine. Il terminait les différends, il empêchait les procès, il réconciliait les ennemis. Chacun le prenait pour juge de son bon droit. Ce fut comme une contagion de vénération qui, en six ou sept ans

et de proche en proche, gagna tout le pays.

Un seul homme, dans la ville et dans l'arrondissement, se déroba absolument à cette contagion, et, quoi que fût le père Madeleine, y demeura rebelle, comme si une sorte d'instinct l'éveillait et l'inquiétait.

Ce personnage se nommait Javert et était de la police. Il remplissait à Montreuil-sur-Mer les fonctions pénibles, mais utiles, d'inspecteur. Il n'avait pas vu les débuts du père Madeleine. Quand Javert, qui devait son poste à la protection du secrétaire du préfet de police de Paris, était arrivé à Montreuil-sur-Mer, la fortune et la renommée du père Madeleine étaient déjà faites.

Avant cela, Javert avait été gardien dans un bagne du midi de la France.

Javert était comme un œil fixé sur M. Madeleine. Un œil plein de soupçon. M. Madeleine avait fini par s'en apercevoir, mais il sembla que cela lui était indifférent. Il ne fit pas même une question à Javert, il ne le cherchait ni ne l'évitait. Il traitait Javert comme tout le monde, avec aisance et bonté.

A quelques paroles échappées à Javert, on devinait qu'il avait recherché secrètement toutes les traces antérieures que le père Madeleine avait pu laisser ailleurs. Il disait parfois, à mots couverts, que quelqu'un avait pris certaines informations dans un certain pays sur une certaine famille disparue. Une fois, il lui arriva de dire, se parlant à lui-même :

— Je crois que je le tiens !

Puis il resta trois jours pensif, sans prononcer une



parole. Il paraît que le fil qu'il croyait tenir s'était rompu.

Un incident allait réveiller la méfiance de Javert.

M. Madeleine passait un matin dans une ruelle non pavée de Montreuil-sur-Mer. Il entendit du bruit et vit un groupe à quelque distance. Il y alla. Un vieil homme, nommé le père Fauchelevant, venait de tomber sous la charrette dont le cheval s'était abattu.

Ce Fauchelevant était un des rares ennemis qu'eût encore M. Madeleine à cette époque. Lorsque Madeleine était arrivé dans le pays, Fauchelevant, ancien tabellion et paysan presque lettré, avait un commerce qui commençait à aller mal. Le père Fauchelevant avait vu ce simple ouvrier qui s'enrichissait, tandis que lui se ruinait. Cela l'avait rempli de jalousie et il avait fait ce qu'il avait pu, en toute occasion, pour nuire à Madeleine. Puis la faillite était venue, et, vieux, n'ayant plus à lui qu'une charrette et un cheval, sans famille et sans enfants du reste, pour vivre, il s'était fait charretier.

Le cheval avait les deux cuisses cassées et ne pouvait se relever. Le vieillard était engagé entre les roues. La chute avait été tellement malheureuse que toute la voiture pesait sur sa poitrine. La charrette était assez lourdement chargée. Le père Fauchelevant poussait des râles lamentables. On avait essayé de le tirer, mais en vain. Un effort désordonné, une aide maladroite, une secousse à faux pouvaient l'achever. Il était impossible de le dégager autrement qu'en soulevant la voiture par-dessous. Javert, qui était survenu au moment de l'accident, avait envoyé

chercher un cric.

M. Madeleine arriva. On s'écarta avec respect.

— A l'aide ! criait le vieux Fauchelevent. Qui est-ce qui est un bon enfant pour sauver le vieux ?

M. Madeleine se tourna vers les assistants.

— A-t-on un cric ?

— On est allé en quérir un, répondit un paysan.

— Dans combien de temps l'aura-t-on ?

— On est allé au plus près, au lieu Flachot, où il y a un maréchal-ferrant ; mais c'est égal, il faudra bien un bon quart d'heure.

— Un quart d'heure, s'écria M. Madeleine.

Il avait plu la veille, le sol était détrem pé, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait de plus en plus la poitrine du pauvre charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes, il aurait les côtes brisées.

— Il est impossible d'attendre un quart d'heure, dit Madeleine aux paysans qui regardaient.

— Il faut bien.

— Mais il ne sera plus temps ! Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ?

— Dame !

— Ecoutez, reprit Madeleine, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Rien qu'une demi-minute, et l'on tirera le pauvre homme. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait des reins et du cœur ? Cinq louis d'or à gagner !

Personne ne bougea dans le groupe.

— Dix louis, dit Madeleine.

Les assistants baissaient les yeux. Un d'eux murmura :

— Il faudrait être diablement fort. Et puis on risque de se faire écraser.

— Allons ! recommença Madeleine, vingt louis !  
Même silence.

— Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, dit une voix.

M. Madeleine se retourna et reconnut Javert. Il ne l'avait pas aperçu en arrivant.

Javert continua :

— C'est la force. Il faudrait être un terrible homme, pour soulever une voiture comme cela sur son dos.

Puis regardant fixement M. Madeleine, il poursuivit en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait.

— Monsieur Madeleine, je n'ai connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là.

Madeleine tressaillit.

Javert continua avec un air d'indifférence, mais sans quitter des yeux Madeleine :

— C'était un forçat.

— Ah ! dit Madeleine.

— Du bagne de Toulon.

Madeleine devint pâle.

Cependant, la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevent râlait et hurlait.

— J'étouffe ! Ça me brise les côtes ! Un cri ! quelque chose ! Ah !

Madeleine regarda autour de lui.

— Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

Aucun des assistants ne remua.

Javert reprit :

— Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric, c'était ce forçat.

— Ah ! voilà que ça m'écrase ! cria le vieillard.

Madeleine leva la tête, rencontra l'œil de faucon de Javert, regarda les paysans immobiles et sourit tristement. Puis, sans dire une parole, il tomba à genoux et se glissa sous la voiture avant même que la foule ait eu le temps de jeter un cri.

Il y eut un affreux moment d'attente et de silence.

On vit Madeleine, presque à plat ventre, sous ce poids effrayant essayer deux fois en vain, de rapprocher ses coudes de ses genoux. On lui cria :

— Père Madeleine, retirez-vous de là !

Le vieux Fauchelevent lui-même lui dit :

— Monsieur Madeleine, allez-vous en ! C'est qu'il faut que je meure, voyez-vous ! Laissez-moi ! Vous allez vous faire écraser aussi !

Madeleine ne répondit pas.

Les assistants haletaient. Les roues avaient continué de s'enfoncer, et il était devenu presque impossible que Madeleine sortît de dessous la voiture.

Tout à coup on vit l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée qui criait :

— Dépêchez-vous ! Aidez !

C'était Madeleine qui venait de faire un dernier effort.

Les hommes se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevant était sauvé.

Madeleine se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue. Tous pleuraient. Le vieillard lui baisait les genoux et l'appelait le bon Dieu. Lui, il avait sur le visage je ne sais quelle expression de souffrance heureuse et céleste et il fixait son œil tranquille sur Javert qui le regardait toujours.

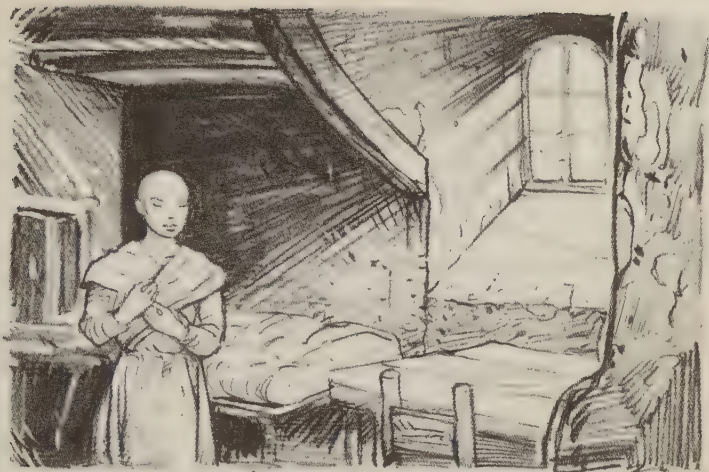
Fauchelevant s'était démis la rotule dans sa chute. Le père Madeleine le fit transporter dans une infirmerie qu'il avait établie pour ses ouvriers dans le bâtiment même de sa fabrique et qui était desservie par deux sœurs de la charité. Le lendemain matin, le vieillard trouva un billet de mille francs sur sa table de nuit, avec ce mot du père Madeleine : « Je vous achète votre charrette et votre cheval. » La charrette était brisée et le cheval était mort.

Fauchelevant guérit, mais son genou resta ankylosé. M. Madeleine, par les recommandations des sœurs et de son curé, fit placer le bonhomme comme jardinier dans un couvent de femmes du quartier Saint-Antoine à Paris.

C'était dans cette ville, toute modifiée, de Montreuil-sur-Mer, qu'était donc revenue Fantine.







## Chapitre VIII

### LES ENNUIS DE FANTINE

Personne ne se souvenait plus de Fantine à Montreuil-sur-Mer. Heureusement, la porte de la fabrique de M. Madeleine était comme un visage ami. Elle s'y présenta, et fut admise dans l'atelier des femmes. Le métier était tout nouveau pour Fantine, elle n'y pouvait être bien adroite, elle ne tirait donc de sa journée de travail que peu de chose, mais enfin cela suffisait, le problème était résolu, elle gagnait sa vie.

Quand Fantine vit qu'elle vivait, elle eut un moment de joie. Vivre honnêtement de son travail, quelle grâce du ciel ! Le goût du travail lui revint

vraiment. Elle acheta un miroir, se réjouit d'y regarder sa jeunesse, ses beaux cheveux et ses belles dents, oublia beaucoup de choses, ne songea plus qu'à sa Cosette et à l'avenir possible, et fut presque heureuse. Elle loua une petite chambre et la meubla à crédit sur son travail futur.

Ne pouvant dire qu'elle était mariée, elle s'était bien gardée de parler de sa petite fille.

En ces commencements, on l'a vu, elle payait exactement les Thénardier. Comme elle ne savait que signer, elle était obligée de leur écrire par un écrivain public.

Elle écrivait beaucoup. Cela fut remarqué. On commença à dire tout bas dans l'atelier des femmes que Fantine « écrivait des lettres » et qu'elle « avait des allures ».

On observa donc Fantine.

Après cela, plus d'une était jalouse de ses cheveux blonds et de ses dents blanches.

On constata que dans l'atelier, au milieu des autres, elle se détournait souvent pour essuyer une larme. C'étaient les moments où elle songeait à son enfant ; peut-être aussi à l'homme qu'elle avait aimé.

C'est un douloureux travail que la rupture des sombres attaches du passé.

On constata qu'elle écrivait, au moins deux fois par mois, toujours à la même adresse, et qu'elle affranchissait la lettre. On parvint à se procurer l'adresse : Monsieur Thénardier, aubergiste, à Montfermeil. On fit causer au cabaret l'écrivain, vieux bonhomme qui ne pouvait pas remplir son

estomac de vin rouge sans vider sa poche aux secrets. Bref, on sut que Fantine avait un enfant. Ce devait être une espèce de fille.

Il se trouva même une commère qui fit le voyage de Montfermeil, parla aux Thénardier, et dit à son retour :

— Pour mes trente-cinq francs, j'en ai eu le cœur net. J'ai vu l'enfant.

La commère qui fit cela était une femme appelée madame Victurnien, gardienne de la vertu de tout le monde. Mme Victurnien avait cinquante-six ans et doublait le masque de la laideur du masque de la vieillesse. Cette vieille femme avait été jeune, chose étonnante. En 1793, elle avait épousé un moine échappé du cloître et gagné aux idées de la Révolution. Elle était maintenant veuve et, au retour du roi, elle s'était fait bigote, et si énergiquement que les prêtres lui avaient pardonné son moine. Elle avait un petit bien qu'elle léguait bruyamment à une communauté religieuse. Elle était bien vue à l'évêché d'Arras. Cette madame Victurnien alla donc à Montfermeil et se chargea de dénoncer le fait à qui de droit.

Fantine était depuis plus d'un an à la fabrique, lorsqu'un matin la surveillante de l'atelier lui remit, de la part de M. le maire, cinquante francs, en lui disant qu'elle ne faisait plus partie de l'atelier et en l'engageant, de la part de M. le maire, à quitter le pays.

C'est précisément dans ce même mois que les Thénardier, après avoir demandé douze francs au

lieu de sept, venaient d'exiger quinze francs au lieu de douze.

Fantine fut atterrée. Elle ne pouvait s'en aller du pays, elle devait son loyer et ses meubles. Cinquante francs ne suffisaient pas pour acquitter cette dette. Elle balbutia quelques mots suppliants. La surveillante lui signifia qu'elle avait à sortir sur-le-champ de l'atelier. Fantine n'était du reste qu'une ouvrière médiocre. Accablée de honte plus encore que de désespoir, elle quitta l'atelier et rentra dans sa chambre. Sa faute était donc maintenant connue de tous !

Elle ne se sentit plus la force de dire un mot. On lui conseilla de voir M. le maire ; elle n'osa pas. M. le maire lui donnait cinquante francs, parce qu'il était bon, et la chassait, parce qu'il était juste. Elle plia sous cet arrêt.

En réalité, M. Madeleine n'avait rien su de tout cela. Ce sont là des suites d'événements dont la vie est pleine. M. Madeleine avait pour habitude de n'entrer presque jamais dans l'atelier des femmes. Il avait mis à la tête de cet atelier une vieille fille, que le curé lui avait donnée, et il avait toute confiance dans cette surveillante, personne vraiment respectable, ferme, équitable, intègre, remplie de la charité qui consiste à donner, mais n'ayant pas au même degré la charité qui consiste à comprendre et à pardonner. M. Madeleine se remettait de tout sur elle. Les meilleurs hommes sont souvent forcés de déléguer leur autorité. C'est dans cette pleine puissance et avec la conviction qu'elle faisait bien,

que la surveillante, informée par Mme Victurnien, avait instruit le procès, jugé et condamné Fantine.

Quant aux cinquante francs, elle les avait donnés sur une somme que M. Madeleine lui confiait pour aumônes et secours aux ouvrières et dont elle ne rendait pas compte.

Fantine s'offrit comme servante dans le pays ; elle alla d'une maison à l'autre. Personne ne voulut d'elle.

Elle n'avait pu quitter la ville. Le marchand fripier auquel elle devait ses meubles, quels meubles ! lui avait dit :

— Si vous vous en allez, je vous fait arrêter comme voleuse.

Le propriétaire auquel elle devait son loyer, lui avait dit :

— Vous êtes jeune et jolie, vous pouvez payer.

Elle partagea les cinquante francs entre le propriétaire et le fripier, rendit au marchand les trois quarts de son mobilier, ne garda que le nécessaire, et se trouva sans travail, sans état, n'ayant plus que son lit, et devant encore environ cent francs.

Elle se mit à coudre de grosses chemises pour les soldats de la garnison, et gagnait douze sous par jour. Sa fille lui en coûtait dix. C'est à ce moment qu'elle commença à mal payer les Thénardier.

Cependant une vieille femme qui lui allumait sa chandelle quand elle rentrait le soir, lui enseigna l'art de vivre dans la misère. Derrière vivre de peu, il y a vivre de rien.

Fantine apprit comment on se passe tout à fait de

feu en hiver, comment on renonce à un oiseau qui vous mange un liard de millet tous les deux jours, comment on fait de son jupon sa couverture et de sa couverture son jupon, comment on ménage sa chandelle en prenant son repas à la lumière de la fenêtre d'en face. On ne sait pas tout ce que certains êtres faibles, qui ont vieilli dans le dénuement et l'honnêteté, savent tirer d'un sou. Cela finit par être un talent. Fantine acquit ce sublime talent et reprit un peu de courage.

A cette époque, elle disait à une voisine :

— Bah ! je me dis qu'en dormant que cinq heures et en travaillant tout le reste à mes coutures, je parviendrai toujours à gagner à peu près du pain. Et puis quand on est triste, on mange moins. Eh bien ! des souffrances, des inquiétudes, un peu de pain d'un côté, des chagrins de l'autre, tout cela me nourrira.

Dans sa détresse, avoir sa petite fille eût été un étrange bonheur. Elle songea à la faire venir. Mais quoi, lui faire partager son dénuement ? Et puis elle devait de l'argent au Thénardier ! Comment s'acquitter ? Et le voyage, comment le payer ?

La vieille qui lui avait donné ce qu'on pourrait appeler des leçons de vie indigente était une sainte fille nommée Marguerite, dévote, pauvre et charitable pour les pauvres comme pour les riches, sachant tout juste assez écrire pour signer Marguerite, et croyant en Dieu. Il y a beaucoup de ces vertus ici-bas. Un jour elles trouveront leur récompense.

Dans les premiers temps, Fantine avait été si



honteuse qu'elle n'avait pas osé sortir.

Quand elle était dans la rue, elle devinait qu'on se retournait derrière elle et qu'on la montrait du doigt ; tout le monde la regardait et personne ne la saluait ; le mépris âcre et froid des passants lui pénétrait dans la chair et dans l'âme comme une bise.

Dans les petites villes, il semble qu'une malheureuse soit nue sous les sarcasmes et sous la curiosité de tous. A Paris, du moins, personne ne vous connaît, et cette obscurité est un vêtement. Oh ! comme elle eût souhaité venir à Paris ! C'était impossible.

Il fallut bien s'accoutumer à la mauvaise réputation, comme elle s'était habituée à l'indigence. Peu à peu, elle en prit son parti. Après deux ou trois mois, elle secoua la honte et se remit à sortir comme si de rien n'était.

— Cela m'est bien égal, disait-elle.

Elle alla et vint, la tête haute, avec un sourire amer, et se sentait devenir effrontée.

Mme Victurnien, quelquefois, la voyait passer de sa fenêtre, remarquait la détresse de cette « créature », grâce à elle « remise à sa place », et se félicitait. Les méchants ont un bonheur noir.

L'excès de travail fatiguait Fantine, et la petite toux sèche qu'elle avait augmenta.

— Tâtez donc comme mes mains sont chaudes.

Cependant le matin, quand elle peignait avec un vieux peigne cassé ses beaux cheveux qui ruisselaient comme de la soie, elle avait une minute de

coquetterie heureuse.

Elle avait été congédiée vers la fin de l'hiver ; l'été se passa, mais l'hiver revint. Jours courts, moins de travail. L'hiver, point de chaleur, point de lumière, point de midi. Le soir touche au matin. Brouillard, crépuscule, la fenêtre est grise, on n'y voit pas clair. Le ciel est un soupirail. Toute la journée est une cave. Le soleil a l'air d'un pauvre. L'affreuse saison ! L'hiver change en pierre l'eau du ciel et le cœur de l'homme. Les créanciers harcelaient Fantine.

Fantine gagnait trop peu. Ses dettes avaient grossi. Les Thénardier, mal payés, lui envoyaient des lettres dont le contenu la désolait. Un jour, ils lui écrivirent que sa petite Cosette était toute nue par le froid qu'il faisait, qu'elle avait besoin d'une jupe de laine, et qu'il fallait au moins que la mère envoya dix francs pour cela. Elle reçut la lettre, et la froissa dans ses mains tout le jour. Le soir, elle entra chez un barbier qui habitait le coin de la rue, lui montra ses admirables cheveux blonds qui lui tombaient jusqu'aux reins.

— Les beaux cheveux ! s'écria le barbier.

— Combien m'en donneriez-vous ? dit-elle.

— Dix francs.

— Coupez-les.

Elle acheta une jupe de tricot et l'envoya aux Thénardier.

Cette jupe rendit les Thénardier furieux. C'est de l'argent qu'ils voulaient. Ils donnèrent la jupe à Eponine. La pauvre alouette continua de frissonner.

Fantine pensa :

— Mon enfant n'a plus froid. Je l'ai habillée de mes cheveux.

Elle mettait de petits bonnets ronds qui cachaient sa tête tondue et avec lesquels elle était encore jolie.

Un travail ténébreux se faisait dans le cœur de Fantine. Quand elle vit qu'elle ne pouvait plus se coiffer, elle commença à tout prendre en haine autour d'elle. Elle avait longtemps partagé la vénération de tous pour le père Madeleine ; mais à force de se répéter que c'était lui qui l'avait chassée et qu'il était la cause de son malheur, elle en vint à le haïr lui aussi, lui surtout. Quand elle passait devant la fabrique, aux heures où les ouvriers sont sur la porte, elle affectait de rire et de chanter.

Une vieille ouvrière qui la vit une fois chanter et rire de cette façon dit :

— Voilà une fille qui finira mal.

Elle adorait son enfant. Plus elle descendait, plus tout devenait sombre autour d'elle, plus ce doux ange rayonnait dans le fond de son âme. Elle disait :

— Quand je serai riche, j'aurai ma Cosette avec moi.

Mais la toux ne la quittait pas, et elle avait des sueurs dans le dos.

Un jour, elle reçut des Thénardier une lettre ainsi conçue : « Cosette est malade d'une maladie qui est dans le pays. Une fièvre militaire, qu'ils l'appellent. Il faut des drogues chères. Cela nous ruine et nous ne pouvons plus payer. Si vous ne nous envoyez pas quarante francs avant huit jours, la petite est morte. »

Elle se mit à rire aux éclats, et elle dit à sa vieille

voisine :

— Ah ! ils sont bons ! Quarante francs, que ça ! Ça fait deux napoléons ! Où veulent-ils que je les prenne ? Sont-ils bêtes, ces paysans !

Cependant elle alla dans l'escalier près d'une lucarne et relut la lettre. Puis elle descendit et sortit en courant et en sautant, riant toujours.

Quelqu'un qui la rencontra lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez donc à être si gaie ?

Elle répondit :

— C'est une bonne bêtise que viennent de m'écrire des gens de la campagne. Ils me demandent quarante francs. Paysans, va !

Comme elle passait sur la place, elle vit beaucoup de monde qui entourait une voiture de forme bizarre, sur l'impériale de laquelle pérorait, tout debout, un homme vêtu de rouge. C'était un bateleur en tournée, qui offrait au public, des râteliers complets, des poudres et elixirs.

Fantine se mêla au groupe et se mit à rire comme les autres de cette harangue.

L'arracheur de dents vit cette belle fille qui riait et s'écria tout à coup :

— Vous avez de jolies dents, la fille qui riez là. Si vous voulez me vendre vos deux palettes, je vous en donne, de chaque, un napoléon d'or.

— Qu'est-ce qu'est que ça, mes palettes ? demanda Fantine.

— Les palettes, reprit le professeur dentiste, ce sont les dents de devant, les dents d'en haut.

— Quelle horreur ! s'écria Fantine.

— Deux napoléons ! grommela une vieille édentée qui était là. En voilà une qui est heureuse !

Fantine s'enfuit et se boucha les oreilles pour ne pas entendre la voix enrouée de l'homme qui lui criait :

— Réfléchissez, la belle ! Deux napoléons, ça peut servir. Si le cœur vous en dit, venez ce soir à l'auberge du Tillac-d'Argent, vous m'y trouverez.

Fantina rentra, elle était furieuse et conta la chose à sa bonne voisine Marguerite.

— Comprenez-vous cela ? Ne voilà-t-il pas un abominable homme ? M'arracher mes deux dents de devant ! Mais je serai horrible ! Les cheveux repoussent, mais les dents ! Ah, le monstre d'homme ! J'aimerais mieux me jeter du cinquième, la tête la première sur le pavé ! Il m'a dit qu'il serait ce soir au Tillac-d'Argent.

— Et qu'est-ce qu'il offrait ? demanda Marguerite.

— Deux napoléons.

— Cela fait quarante francs.

— Oui, dit Fantine, cela fait quarante francs.

Elle resta pensive, elle se mit à son ouvrage. Au bout d'un quart d'heure, elle quitta sa couture et alla relire la lettre des Thénardier.

En rentrant, elle dit à Marguerite qui travaillait près d'elle :

— Qu'est-ce que c'est donc cela, une fièvre militaire ? Le savez-vous ?

— Oui, répondit la vieille fille, c'est une maladie.

— Ça a besoin de beaucoup de drogues ?

- Oh ! des drogues terribles.
- Où ça vous prend-il ?
- C'est une maladie qu'on a comme ça.
- Cela attaque donc les enfants ?
- Surtout les enfants.
- Est-ce qu'on en meurt ?
- Très bien, dit Marguerite.

Fantine sortit et alla encore une fois relire la lettre. Le soir elle descendit, et on la vit qui se dirigeait du côté de la rue de Paris où se trouvent les auberges.

Le lendemain matin, comme Marguerite entrait dans la chambre de Fantine, avant le jour, car elles travaillaient toujours ensemble et, de cette façon, n'allumaient qu'une chandelle pour deux, elle trouva Fantine, assise sur son lit, pâle, glacée. Elle ne s'était pas couchée. Son bonnet était tombé sur ses genoux. La chandelle avait brûlé toute la nuit et était presque entièrement consumée.

Marguerite s'arrêta sur le seuil, pétrifiée de cet énorme désordre, et s'écria :

— Seigneur ! la chandelle qui est toute brûlée ! Il s'est passé des événements !

Puis, elle regarda Fantine qui tournait vers elle sa tête sans cheveux.

Fantine depuis la veille avait vieilli de dix ans !

— Jésus ! fit Marguerite, qu'est-ce que vous avez, Fantine ?

— Je n'ai rien, répondit Fantine. Au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie, faute de secours. Je suis contente.

En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux



napoléons qui brillaient sur la table.

— Ah ! Jésus Dieu ! dit Marguerite. Mais c'est une fortune ! Où avez-vous eu ces louis d'or ?

— Je les ai eus, répondit Fantine.

En même temps, elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche.

Les deux dents étaient arrachées.

Elle envoya les quarante francs à Montfermeil.

Du reste, c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas malade.

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Elle avait quitté sa cellule du second pour une mansarde fermée d'un loquet, sous le toit. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée.

Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour. Les prix baissèrent, ce qui réduisit la journée des ouvrières à neuf sous. Dix-sept heures de travail, et neuf sous par jour. Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui lui avait repris presque tous ses meubles, lui disait sans cesse :

— Quand me payeras-tu, coquine ?

Elle se sentait traquée et elle devenait comme une bête farouche.

Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que, décidément, il avait attendu avec beaucoup trop de bonté et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite,

sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait si elle voulait.

— Cent francs ! songea Fantine. Mais où y a-t-il un état pour gagner cent sous par jour ?



## Chapitre IX

### RENCONTRE AVEC LE MAIRE

Huit ou neuf mois plus tard, en janvier 1823, un homme élégant, désœuvré, chaudement enveloppé d'un grand manteau se trouvait, un soir qu'il avait neigé, dans une rue de Montreuil-sur-Mer. Il vit passer une créature pauvrement vêtue, qui rôdait devant la vitre du café des officiers. Comme la femme passait devant lui, il lui jeta, avec une bouffée de la fumée de son cigare, des remarques qu'il croyait spirituelles et gaies :

— Que tu es laide ! Veux-tu te cacher ! Tu n'as pas de dents !

Ce triste individu s'appelait monsieur Bamatabois.

La pauvre femme ne lui répondit pas, ne le regarda même pas et restait à rôder aux environs du café. L'homme continua ses sarcasmes. Déçu du peu d'effet de ceux-ci, il profita d'un moment où elle se retournait. Il s'avança derrière elle à pas de loup et, en étouffant son rire, se baissa, prit sur le pavé une poignée de neige et la lui plongea entre ses deux épaules nues. La fille poussa un rugissement, se tourna, bondit comme une panthère et se rua sur l'homme, lui enfonçant ses ongles dans le visage, avec les plus effroyables paroles qu'on puisse entendre. Ces injures sortaient d'une bouche à laquelle manquaient en effet les deux dents de devant. C'était Fantine.

Au bruit que cela fit, les officiers sortirent en foule du café, les passants s'amassèrent, et il se forma un grand cercle riant et applaudissant, autour de ce tourbillon composé de deux êtres, l'homme se débattant, son chapeau à terre, la femme frappant des pieds et des poings, décoiffée, hurlant, sans dents, livide de colère.

Tout à coup un homme de haute taille sortit vivement de la foule, saisit la femme à son corsage couvert de boue, et lui dit :

— Suis-moi !

La femme leva la tête. Sa voix furieuse s'éteignit subitement. Elle se mit à trembler de terreur. Elle avait reconnu Javert.

M. Bamatabois en profita pour s'esquiver.

Javert écarta les assistants, rompit le cercle, et se mit à marcher à grands pas vers le bureau de police

qui est à l'extrémité de la place, traînant après lui la misérable.

Arrivé au bureau de police qui était une salle basse chauffée par un poêle et gardé par un poste, avec une porte vitrée et grillée sur la rue, Javert ouvrit la porte, entra avec Fantine, et referma la porte derrière lui, au désappointement des curieux qui se haussèrent sur la pointe des pieds et allongèrent le cou devant la vitre trouble du corps de garde, cherchant à voir.

En entrant, Fantine alla tomber dans un coin, immobile et muette, accroupie comme une chienne qui a peur.

Le sergent du poste apporta sur une table une chandelle allumée. Javert s'assit, tira de sa poche une feuille de papier timbré et se mit à écrire.

Quand il eut fini, il signa, plia le papier et dit au sergent de poste, en le lui remettant :

— Prenez trois hommes, et mettez cette fille au bloc.

Puis se tournant vers Fantine :

— Tu en as pour six mois.

La malheureuse tressaillit :

— Six mois ! Six mois de prison ! cria-t-elle. Six mois à gagner sept sous par jour ! Mais que deviendra Cosette ! Ma fille ! ma fille ! Mais je dois encore plus de cent francs aux Thénardier, monsieur l'inspecteur, savez-vous cela ?

Elle se traîna sur la dalle mouillée par les bottes boueuses de tous ces hommes, sans se lever, joignant les mains, faisant de grands pas avec ses genoux.

— Monsieur Javert, dit-elle encore, je vous demande grâce. Je vous assure que je n'ai pas eu tort. Si vous aviez vu le commencement, vous auriez vu, je vous jure le bon Dieu, que je n'ai pas eu tort. C'est ce monsieur que je ne connais pas qui m'a mis de la neige dans le dos. Est-ce qu'on a le droit de nous mettre de la neige dans le dos quand nous passons tranquillement sans faire de tort à personne ? Cela m'a saisie. Je suis un peu malade, voyez-vous ! Et puis il y avait déjà un peu de temps qu'il me disait des raisons. Tu es laide ! Tu n'as pas de dents ! Je le sais que je n'ai plus mes dents. Je ne faisais rien, moi. J'étais honnête avec lui, je ne lui parlais pas. C'est à cet instant qu'il m'a mis de la neige. Monsieur Javert, mon bon monsieur l'inspecteur ! Est-ce qu'il n'y a personne là qui ait vu pour vous dire que c'est bien vrai. J'ai peut-être eu tort de me fâcher. Vous savez, dans le premier moment, on n'est pas maître. On a des vivacités. Et puis, quelque chose de si froid qu'on vous met dans le dos, à l'heure que vous ne vous y attendez pas. J'ai eu tort d'abîmer le chapeau de ce monsieur. Pourquoi s'en est-il allé ? Je lui demanderais pardon. Oh ! mon Dieu, cela me serait bien égal de lui demander pardon. Faites-moi grâce pour cette fois, monsieur Javert. Tenez, vous ne savez pas ça, dans la prison, on ne gagne que sept sous, et figurez-vous que j'ai cent francs à payer, ou autrement on renverra ma petite. Ô mon Dieu ! Je ne peux l'avoir avec moi ! Ô ma Cosette, ô mon petit ange de la bonne Sainte Vierge, qu'est-ce qu'elle deviendra, pauvre loup ? Je vais vous le dire. Les



Thénardier, des aubergistes, des paysans, ça n'a pas de raisonnement, il leur faut de l'argent. Sinon, ils mettront la petite à la porte, en plein cœur de l'hiver. Ne me mettez pas en prison. Je ne suis pas une mauvaise femme, au fond. Ce n'est pas la lâcheté et la gourmandise qui ont fait cela de moi. J'ai bu de l'eau-de-vie, c'est par misère. Je ne l'aime pas, mais cela étourdit. Quand j'étais plus heureuse, on n'aurait eu qu'à regarder dans mes armoires, on aurait bien vu que je n'étais pas une femme coquette qui a du désordre. Ayez pitié de moi, monsieur Javert !

Elle parlait ainsi, brisée en deux, secouée par les sanglots et aveuglée par les larmes, la gorge nue, se tordant les mains, toussant d'une toux sèche et courte, balbutiant tout doucement avec la voix de l'agonie...

— Allons, dit Javert, je t'ai écoutée. As-tu tout dit ? Marche à présent, tu as tes six mois ! Le Père éternel en personne n'y pourrait plus rien.

A ces paroles solennelles, elle comprit que l'arrêt était prononcé. Elle s'affaissa sur elle-même, en murmurant :

— Grâce !

Javert lui tourna le dos. Les soldats la saisirent par le bras.

Depuis plusieurs minutes, un homme était entré sans qu'on eût pris garde à lui. Il avait refermé la porte, s'y était adossé, et avait entendu les prières désespérées de Fantine.

Au moment où les soldats mirent la main sur la malheureuse qui ne voulait pas se lever, il fit un pas,

sortit de l'ombre et dit :

— Un instant, s'il vous plaît !

Javert leva les yeux et reconnut M. Madeleine. Il ôta son chapeau, et saluant avec une sorte de gaucherie fâchée :

— Pardon, monsieur le maire...

Ce mot fit sur Fantine un effet étrange. Elle se dressa debout tout d'une pièce comme un fantôme qui sort de terre, repoussa les soldats des deux bras, marcha droit à M. Madeleine avant qu'on eût pu la retenir, et le regardant fixement, l'air égaré, elle cria :

— Ah ! c'est donc toi qui es monsieur le maire !

Puis elle éclata de rire et lui cracha au visage. M. Madeleine s'essuya et dit :

— Inspecteur Javert, mettez cette femme en liberté.

Javert se sentit un instant devenir fou. Quand il vit ce maire, ce magistrat, s'essuyer tranquillement le visage et dire de mettre cette femme en liberté, il eut comme un éblouissement de stupeur. La pensée et la parole lui manquèrent également ; la somme de l'étonnement possible était dépassée pour lui. Il resta muet.

Ce mot n'avait pas porté un coup moins étrange à Fantine. Elle leva son bras nu et se cramponna à la clef du poêle comme une personne qui chancelle. Cependant elle regardait tout autour d'elle et se mit à parler à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même :

— En liberté ! Qu'on me laisse aller ! Que je





n'aille pas en prison six mois ! Qui est-ce qui a dit cela ? J'ai mal entendu. Ça ne peut pas être ce monstre de maire ! C'est lui qui est la cause de tout. Figurez-vous, monsieur Javert, qu'il m'a chassée ! Renvoyer une pauvre fille qui fait honnêtement son ouvrage ! Alors je n'ai plus gagné assez, et tout le malheur est venu.

M. Madeleine l'écouta avec une attention profonde. Pendant qu'elle parlait, il avait fouillé dans son gilet et en avait tiré sa bourse et l'avait ouverte. Elle était vide. Il l'avait remise dans sa poche. Il dit à Fantine :

— Combien avez-vous dit que vous deviez ? demanda-t-il.

Fantine qui ne regardait que Javert, se retourna de son côté :

— Est-ce que je te parle, à toi ? répondit Fantine.

Puis s'adressant aux soldats :

— Dites donc, vous autres, avez-vous vu comme je lui ai craché à la figure ? Ah ! vieux scélérat de maire, tu viens ici pour me faire peur. Mais je n'ai pas peur de toi. J'ai peur de monsieur Javert. J'ai peur de mon bon monsieur Javert.

Tout à coup, elle rajusta vivement le désordre de ses vêtements, fit retomber les plis de sa robe et marcha vers la porte, en disant à mi-voix aux soldats avec un signe de tête amical :

— Les enfants, monsieur l'inspecteur a dit qu'on me lâche, je m'en vais.

Elle mit la main sur le loquet. Un pas de plus, elle était dans la rue.

Javert jusqu'à cet instant était resté debout, immobile, l'œil fixé par terre. Le bruit que fit le loquet le réveilla. Il releva la tête avec une expression d'autorité souveraine.

— Sergent, cria-t-il, vous ne voyez pas que cette drôlesse s'en va ! Qui est-ce qui vous a dit de la laisser aller ?

— Moi, dit M. Madeleine.

Quand M. Madeleine eut dit ce « moi », on vit l'inspecteur de police Javert se tourner vers monsieur le maire, pâle, froid, les lèvres bleues, le regard désespéré, tout le corps agité d'un tremblement imperceptible, et, chose inouïe, lui dire, l'œil baissé, mais la voix ferme :

— Monsieur le maire, cela ne se peut pas.

— Comment ? dit M. Madeleine.

— Cette malheureuse a insulté un bourgeois.

— Inspecteur Javert, repartit M. Madeleine avec un accent conciliant et calme, écoutez. Vous êtes un honnête homme et je ne fais nulle difficulté de m'expliquer avec vous. Voici le vrai. Je passais sur la place comme vous emmeniez cette femme, il y avait encore des groupes. Je me suis informé, j'ai tout su, c'est le bourgeois qui a eu tort, et qui, en bonne police, aurait dû être arrêté.

Javert reprit :

— Cette misérable vient d'insulter monsieur le maire.

— Ceci me regarde, dit M. Madeleine. Mon injure est à moi. J'en puis faire ce que je veux.

— Je demande pardon à monsieur le maire. Son



injure n'est pas à lui, elle est à la justice.

— Inspecteur Javert, répliqua M. Madeleine, la première justice, c'est la conscience. J'ai entendu cette femme. Je sais ce que je fais.

— Et moi, monsieur le maire, je ne sais pas ce que je vois.

— Alors, contentez-vous d'obéir.

— J'obéis à mon devoir. Mon devoir veut que cette femme fasse six mois de prison.

M. Madeleine répondit avec douceur :

— Ecoutez bien ceci. Elle n'en fera pas un jour.

Javert voulu tenter un dernier effort.

— Mais monsieur le maire...

— Je vous rappelle, à vous, l'article quatre-vingt-un de la loi du 19 décembre 1799 sur la détention arbitraire.

— Monsieur le maire, permettez...

— Plus un mot.

— Pourtant...

— Sortez, dit M. Madeleine.

Fantine se rangea de la porte et le regarda passer devant elle avec stupeur.

Quand Javert fut sorti, M. Madeleine se tourna vers elle, et lui dit d'une voix lente, ayant peine à parler, comme un homme sérieux qui ne veut pas pleurer :

— Je vous ai entendue. Je ne savais rien de ce que vous avez dit. Je crois que c'est vrai et je sens que c'est vrai. J'ignorais même que vous eussiez quitté mes ateliers. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à moi ? Mais voici : je payerai vos dettes,

je ferai revenir votre enfant, ou vous irez le rejoindre. Vous vivrez ici, à Paris, où vous voudrez. Je me charge de votre enfant et de vous. Vous ne travaillerez plus, si vous voulez. Je vous donnerai tout l'argent qu'il vous faudra. Vous redeviendrez honnête en redevenant heureuse...

C'en était plus que la pauvre Fantine n'en pouvait supporter. Avoir Cosette ! Sortir de cette vie infâme ! Vivre libre, riche, heureuse avec Cosette ! Elle regarda comme hébétée cet homme qui lui parlait, et ne put que jeter deux ou trois sanglots. Ses jarrets plièrent, elle se mit à genoux devant M. Madeleine et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, il sentit qu'elle lui prenait la main et que ses lèvres s'y posaient.

Puis elle s'évanouit.

M. Madeleine fit transporter Fantine à cette infirmerie qu'il avait dans sa propre maison. Il la confia aux sœurs qui la mirent au lit. Une fièvre ardente était survenue. Elle passa une partie de la nuit à délirer et à parler haut. Cependant, elle finit par s'endormir.

Le lendemain, vers midi, Fantine se réveilla, elle entendit une respiration tout près de son lit, elle écarta son rideau et vit M. Madeleine debout qui regardait quelque chose au-dessus de sa tête. Il fixait le crucifix cloué au mur.

M. Madeleine était désormais transfiguré aux yeux de Fantine. Il lui paraissait enveloppé de lumière. Il était absorbé dans une sorte de prière. Elle le considéra longtemps sans oser l'interrompre. Enfin, elle lui demanda timidement :

— Que faites-vous donc là ?

M. Madeleine était à cette place depuis une heure. Il attendait que Fantine se réveille. Il lui prit la main, lui tâta le pouls, et répondit :

— Comment êtes-vous ?

— Bien, j'ai dormi, dit-elle, je crois que je vais mieux. Ce ne sera rien.

M. Madeleine avait passé la nuit et la matinée à s'informer. Il savait tout maintenant. Il connaissait dans tous ses poignants détails l'histoire de Fantine.

Javert, dans cette même nuit, avait écrit une lettre. Il remit lui-même cette lettre le lendemain matin au bureau de poste de Montreuil-sur-Mer. Elle était destinée à monsieur Chabouillet, secrétaire de monsieur le préfet de police de Paris. Comme l'affaire du corps de garde s'était ébruitée, la direction du bureau de poste pensa que c'était sa démission qu'il envoyait.

M. Madeleine se hâta d'écrire aux Thénardier. Fantine leur devait cent vingt francs. Il leur envoya trois cents francs, en leur disant de se payer sur cette somme, et d'amener tout de suite, l'enfant à Montreuil-sur-Mer où sa mère malade la réclamait.

Ceci éblouit le Thénardier.

— Diable ! dit-il à sa femme, ne lâchons pas l'enfant. Voilà que cette mauviette va devenir une vache à lait. Quelqu'un se sera amouraché de la mère.

M. Madeleine allait voir Fantine deux fois par jour, et chaque fois elle lui demandait :

— Verrai-je bientôt ma Cosette ?

Il lui répondait :

— Peut-être demain matin. D'un moment à l'autre elle arrivera, je l'attends.

Et le visage pâle de la mère rayonnait.

— Oh ! disait-elle, comme je vais être heureuse !

Mais Fantine ne se rétablissait pas. Au contraire, son état semblait s'aggraver de semaine en semaine. Cette poignée de neige appliquée à nu sur la peau entre les deux omoplates avait déterminé une suppression subite de transpiration à la suite de laquelle la maladie, qu'elle couvait depuis plusieurs années, finit par se déclarer violemment.

M. Madeleine dit au médecin :

— Eh bien ?

— N'a-t-elle pas un enfant qu'elle désire voir ? dit le médecin.

— Oui.

— Eh bien, hâtez-vous de le faire venir.

M. Madeleine eut un tressaillement.

Fantine lui demanda :

— Qu'a dit le médecin ?

M. Madeleine s'efforça de sourire.

— Il a dit de faire venir bien vite votre enfant. Que cela vous rendra la santé.

— Oh ! reprit-elle, il a raison. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ces Thénardier à me garder ma Cosette ? Elle va venir ! Voici enfin que je vois le bonheur tout près de moi !

Le Thénardier cependant ne lâchait pas l'enfant et donnait cent mauvaises raisons. Cosette était un peu souffrante pour se mettre en route l'hiver. Et puis,

il y avait un reste de petites dettes criardes dans le pays dont il rassemblait les factures...

— J'enverrai quelqu'un chercher Cosette. S'il le faut, j'irai moi-même.

Il écrivit sous la dictée de Fantine cette lettre qu'il lui fit signer :

*Monsieur Thénardier,  
Vous remettrez Cosette à la personne.  
On vous payera toutes les petites choses.  
J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.  
Fantine.*

Sur ces entrefaites survint un grave incident.

Un matin, M. Madeleine était dans son cabinet, occupé à régler d'avance quelques affaires pressantes de la mairie pour le cas où il se déciderait à ce voyage à Montfermeil, lorsqu'on vint lui dire que l'inspecteur Javert demandait à lui parler. En entendant prononcer ce nom, M. Madeleine ne put se défendre d'une impression désagréable. Depuis l'aventure du bureau de police, Javert l'avait plus que jamais évité, et M. Madeleine ne l'avait point revu.

— Faites entrer, dit-il.

Javert entra.

M. Madeleine était resté assis près de la cheminée, une plume à la main, l'œil sur le dossier qu'il feuilletait et qu'il annotait, et qui contenait des procès-verbaux de contraventions à la police de la voirie. Il ne se dérangea pas pour Javert. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la pauvre Fantine,

et il lui convenait d'être glacial.

Javert salua respectueusement M. le maire qui lui tournait le dos. M. le maire ne le regarda pas et continua d'annoter son dossier.

Javert fit deux ou trois pas dans le cabinet, et s'arrêta sans rompre le silence.

Toute sa personne respirait l'abaissement et la fermeté, et je ne sais quel accablement courageux.

Enfin M. le maire posa sa plume et se tourna à demi :

— Eh bien ! qu'est-ce ? Qu'y a-t-il, Javert ?

Javert demeura un instant silencieux comme s'il se recueillait, puis éleva la voix avec une sorte de solennité triste qui n'excluait pourtant pas la simplicité :

— Il y a, monsieur le maire, qu'un acte coupable a été commis.

— Quel acte ?

— Un agent inférieur de l'autorité a manqué de respect à un magistrat de la manière la plus grave. Je viens, comme c'est mon devoir, porter le fait à votre connaissance.

— Quel est cet agent ? demanda M. Madeleine.

— Moi, dit Javert.

— Vous ?

— Moi.

— Et quel est le magistrat qui aurait à se plaindre de l'agent ?

— Vous, monsieur le maire.

M. Madeleine se dressa sur son fauteuil. Javert poursuivit, l'air sévère et les yeux toujours baissés :



— Monsieur le maire, je viens vous prier de vouloir bien provoquer près de l'autorité ma destitution.

M. Madeleine, stupéfait, ouvrit la bouche. Javert l'interrompit.

— Vous direz, j'aurais pu donner ma démission, mais cela ne suffit pas. Donner ma démission, c'est honorable. J'ai failli, je dois être puni. Il faut que je sois chassé.

Et après une pause, il ajouta :

— Monsieur le maire, vous avez été sévère pour moi l'autre jour, injustement. Soyez-le aujourd'hui, justement.

— Ah ça ! pourquoi ? s'écria M. Madeleine. Quel est ce galimatias ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Où y a-t-il un acte commis contre moi par vous ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ? Quels torts avez-vous envers moi ? Vous vous accusez, vous voulez être remplacé...

— Chassé, dit Javert.

— Chassé, soit. C'est fort bien. Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre, monsieur le maire.

Javert soupira du fond de sa poitrine et reprit toujours froidement et tristement :

— Monsieur le maire, il y a six semaines, à la suite de cette scène pour cette fille, j'étais furieux, je vous ai dénoncé.

— Dénoncé !

— A la préfecture de police de Paris.

M. Madeleine, qui ne riait pas beaucoup plus souvent que Javert, se mit à rire.

— Comme maire ayant empiété sur la police ?

— Comme ancien forçat.

Le maire devint livide.

Javert qui n'avait pas levé les yeux, continua :

— Je le croyais. Depuis longtemps, j'avais des idées. Une ressemblance, des renseignements que vous avez fait prendre à Faverolles, votre force des reins, l'aventure du vieux Fauchelevent, votre adresse au tir, votre jambe qui traîne un peu, est-ce que je sais, moi ? des bêtises, mais je vous prenais pour un nommé Jean Valjean.

— Un nommé ?... Comment dites-vous ce nom-là ?

— Jean Valjean. C'est un forçat que j'avais vu il y a vingt ans quand j'étais adjudant garde-chiourme à Toulon. En sortant du bagne, ce Jean Valjean avait, à ce qu'il paraît, volé chez un évêque, puis il avait commis un autre vol à main armée, dans un chemin public, sur un petit Savoyard. Depuis huit ans il s'était dérobé, on ne sait comment, et on le cherchait. Moi, je m'étais figuré... Enfin, j'ai fait cette chose ! La colère m'a décidé, je vous ai dénoncé à la préfecture.

M. Madeleine, qui avait ressaisi le dossier depuis quelques instants, reprit avec un accent de parfaite indifférence :

— Et que vous a-t-on répondu ?

— Que j'étais fou.

— Eh bien ?

— Eh bien, on avait raison.

— C'est heureux que vous le reconnaissiez !

— Il faut bien, puisque le véritable Jean Valjean est trouvé.

La feuille que tenait M. Madeleine lui échappa des mains, il leva la tête, regarda fixement Javert et dit avec un accent inexprimable :

— Ah !

Javert poursuivit :

— C'est un personnage assez misérable qui se fait appeler le père Champmathieu. Il a été arrêté pour un vol de pommes à cidre. Il avait encore la branche de pommier à la main. On l'emmène à la prison départementale à Arras. Là, il a été reconnu par des anciens forçats. Il a fait l'étonné. Il dit qu'il s'appelait Champmathieu et pas Jean Valjean.

— Eh bien ? interrompit M. Madeleine.

— Monsieur le maire, la vérité est la vérité. Moi aussi je l'ai reconnu.

M. Madeleine reprit d'une voix très basse :

— Vous en êtes sûr ?

— Oh, sûr ! L'affaire est mauvaise pour lui. Si c'est Jean Valjean, il y a récidive. Enjamber un mur, casser une branche, chiper des pommes pour un enfant, c'est une polissonnerie ; pour un homme, c'est un délit ; pour un forçat, c'est un crime. Ce seront les galères à perpétuité. Le procès va avoir lieu à Arras. J'irai y témoigner.

M. Madeleine s'était remis à son bureau, avait ressaisi son dossier, et le feuilletait, lisant et écrivant tour à tour comme un homme affairé. Il se tourna vers l'inspecteur.

— Assez, Javert. Ces détails m'intéressent fort

peu. J'ai du travail pour vous.

— Monsieur le maire, il me reste une chose à vous rappeler.

— Laquelle ?

— C'est que je dois être destitué.

M. Madeleine se leva.

— Javert, vous êtes un homme d'honneur, et je vous estime. Vous exagérez votre faute. J'entends que vous gardiez votre place. Au fait, quand aura lieu ce procès où vous devez témoigner ?

— Demain, monsieur le maire.

Javert sortit, laissant M. Madeleine rêveur, aux prises avec de sombres pensées.



## Chapitre X

### LE PROCES D'ARRAS

Fantine avait passé une très mauvaise nuit. Toux affreuse, redoublement de fièvre ; elle avait eu des songes. Le matin, à la visite du médecin, elle délirait. Il avait eu l'air alarmé et avait recommandé qu'on le prévînt dès que M. Madeleine viendrait.

Toute la matinée, elle fut morne, parla peu, et fit des plis à ses draps en murmurant à voix basse des calculs qui avaient l'air d'être des calculs de distance. Ses yeux étaient fixes.

Chaque fois que la sœur Simplicie lui demandait comment elle se trouvait, elle répondait :

— Bien, je voudrais voir monsieur Madeleine.

A midi, le médecin revint, il fit quelques prescriptions, demanda si M. le maire avait paru à l'infirmerie, et hocha la tête.

M. Madeleine venait d'habitude à trois heures voir la malade. Comme l'exactitude était de la bonté, il était exact.

Trois heures sonnèrent. Au troisième coup, Fantine se dressa sur son séant, elle qui d'ordinaire pouvait à peine remuer dans son lit. Elle se tourna et regarda la porte.

Personne n'entra ; la porte ne s'ouvrit point.

Elle resta ainsi un quart d'heure, l'œil attaché sur la porte, immobile et comme retenant son haleine. La sœur n'osait lui parler. L'église sonna trois heures un quart. Fantine se laissa retomber sur l'oreiller.

Le temps passa. La sœur Simplice elle-même était surprise du retard de M. Madeleine.

En réalité, M. Madeleine était parti le jour même pour Arras. Il arriva au tribunal et se renseigna sur le procès du dénommé Champmathieu soupçonné d'être Jean Valjean. Le procès allait commencer.

Il se dirigea vers la salle des assises. Il demanda à l'huissier qui se tenait debout devant la salle si la porte allait bientôt s'ouvrir.

— Elle ne s'ouvrira pas, dit l'huissier.

— Comment ! Est-ce que l'audience n'est pas suspendue ?

— L'audience vient d'être reprise, répondit l'huissier, mais la porte ne se rouvrira pas.

— Pourquoi ?

— Parce que la salle est pleine.



— Quoi ! il n'y a plus une place ?

— Plus une seule. La porte est fermée. Personne ne peut plus entrer.

L'huissier ajouta après un silence :

— Il y a bien encore deux ou trois places derrière monsieur le président, mais monsieur le président n'y admet que les fonctionnaires publics.

M. Madeleine descendit les escaliers lentement, comme hésitant à chaque marche. Un violent combat avait lieu en lui. Tout à coup, il s'adossa à la rampe, ouvrit sa redingote, prit son portefeuille, en tira un crayon, déchira une feuille, et écrivit rapidement : M. Madeleine, maire de Montreuil-sur-Mer. Puis il remonta près de l'huissier, lui remit le papier, et lui dit avec autorité :

— Portez ceci à monsieur le président.

M. Madeleine était bien connu dans toute la région. Aussi, quelques minutes plus tard, fut-il introduit dans la salle où se déroulait le procès.

Le tribunal avait fait venir de Toulon des forçats qui tous déclarèrent que ce Champmathieu était bien Jean Valjean. Aucun doute ne subsistait et les juges allaient rendre leur sentence lorsqu'on entendit une voix qui interpellait les bagnards cités comme témoins.

— Brevet, Chenildieu, Cochepaille ! regardez de ce côté-ci.

Tous ceux qui entendirent cette voix se sentirent glacés, tant elle était lamentable et terrible. Les yeux se tournèrent vers le point d'où elle venait. Un homme, placé parmi les spectateurs privilégiés qui

étaient assis derrière la cour, venait de se lever, avait poussé la porte à hauteur d'appui qui séparait le tribunal du prétoire, et était debout au milieu de la salle. Le président, l'avocat général, vingt personnes le reconnurent, et s'écrièrent à la fois :

— Monsieur Madeleine !

C'était lui en effet. La lampe du greffier éclairait son visage. Il tenait son chapeau à la main, il n'y avait aucun désordre dans ses vêtements, sa redingote était boutonnée avec soin. Il était très pâle et il tremblait légèrement. Ses cheveux, gris encore au moment de son arrivée à Arras, étaient maintenant tout à fait blancs. Ils avaient blanchi depuis une heure qu'il était là.

Toutes les têtes se dressèrent. La situation fut indescriptible. Il y eut dans l'auditoire un moment d'hésitation. La voix avait été si poignante, l'homme qui était là paraissait si calme, qu'au premier abord on ne comprit pas. On se demanda qui avait crié.

Cette indécision ne dura que quelques secondes. Avant même que le président et l'avocat général eussent pu dire un mot, avant que les gendarmes et les huissiers eussent pu faire un geste, l'homme, que tous appelaient en ce moment M. Madeleine, s'était avancé vers les témoins Cochepaille, Brevet et Chenildieu.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-il.

Tous trois demeurèrent interdits et indiquèrent, par un signe de tête qu'ils ne le connaissaient point. Cochepaille, intimidé, fit le salut militaire. M. Madeleine se tourna vers les jurés et vers la cour et

dit d'une voix douce :

— Messieurs les jurés, faites relâcher l'accusé. Monsieur le président, faites-moi arrêter. L'homme que vous cherchez, ce n'est pas lui, c'est moi. Je suis Jean Valjean.

Pas une bouche ne respirait. A la première commotion de l'étonnement avait succédé un silence de mort. On sentait dans la salle cette espèce de terreur qui saisit la foule lorsque quelque chose de grand s'accomplit.

Cependant le visage du président s'était empreint de sympathie et de tristesse, il avait échangé un signe rapide avec l'avocat général et quelques paroles, à voix basse, avec les conseillers assesseurs. Il s'adressa au public et demanda avec un accent qui fut compris de tous :

— Y a-t-il un médecin ici ?

L'avocat général prit la parole :

— Messieurs les jurés, l'incident si étrange et si inattendu qui trouble l'audience ne nous inspire, ainsi qu'à vous, qu'un sentiment que nous n'avons pas besoin d'exprimer. Vous connaissez tous, au moins de réputation, l'honorable monsieur Madeleine, maire de Montreuil-sur-Mer. S'il y a un médecin dans l'auditoire, nous nous joignons à monsieur le président pour le prier de vouloir bien assister monsieur Madeleine et le reconduire à sa demeure.

M. Madeleine ne laissa point achever l'avocat général. Il l'interrompt d'un accent plein de mansuétude et d'autorité.

— Je vous remercie, monsieur l'avocat général,

mais je ne suis pas fou. Vous étiez sur le point de commettre une grande erreur, lâchez cet homme, j'accomplis un devoir, je suis ce malheureux condamné. Ce que je fais en ce moment, Dieu qui est là haut, le regarde et cela suffit. Vous pouvez me prendre puisque me voilà. J'avais pourtant fait de mon mieux. Je me suis caché sous un nom, je suis devenu riche, je suis devenu maire ; j'ai voulu rentrer parmi les honnêtes gens. Il paraît que cela ne se peut pas. Mon Dieu ! monsieur l'avocat général remue la tête. Il me croit fou. Ces hommes-ci ne me reconnaissent pas ? Je voudrais que Javert fût ici. Il me reconnaîtrait, lui !

Il se tourna vers les trois forçats :

— Eh bien ! je vous reconnais, moi ! Brevet ! vous appelez-vous...

Il s'interrompit, hésita un moment, et dit :

— Te rappelles-tu ces bretelles en tricot à damier que tu avais au bagne ?

Brevet eut comme une secousse de surprise et le regarda de la tête aux pieds. Lui continua :

— Chenildieu, qui te surnommais toi-même Jenie-Dieu, tu as toute l'épaule droite brûlée profondément, parce que tu t'es couché un jour sur un réchaud plein de braises pour effacer les trois lettres T.F.P. qu'on y voyait toujours cependant. Réponds, est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Chenildieu.

Il s'adressa à Cochepaille :

— Cochepaille, tu as près de la saignée du bras gauche une date gravée en lettres bleues avec de la

poudre brûlée. Cette date, c'est celle du débarquement de l'empereur à Cannes, le 1<sup>er</sup> mars 1815. Relève ta manche.

Cohepaille releva sa manche ; tous les regards se penchèrent sur son bras nu. Un gendarme approcha une lampe, la date y était.

Le malheureux homme se tourna vers l'auditoire et vers les juges, avec un sourire dont ceux qui l'ont vu sont encore navrés quand ils y songent. C'était le sourire du triomphe, c'était aussi le sourire du désespoir.

— Vous voyez bien, dit-il, que je suis Jean Valjean.

Il n'y avait plus dans cette enceinte ni juges, ni accusateurs, ni gendarmes ; il n'y avait plus que des yeux fixes et des cœurs émus. Personne ne se rappelait plus le rôle que chacun pouvait avoir à jouer, l'avocat général oubliait qu'il était là pour requérir, le président, qu'il était là pour présider, le défenseur, qu'il était là pour défendre. Chose frappante, aucune question ne fut faite, aucune autorité n'intervint. Tous intérieurement se sentaient éblouis.

Il était évident qu'on avait sous les yeux Jean Valjean...

— Je ne veux pas déranger davantage l'audience, reprit Jean Valjean. Je m'en vais, puisqu'on ne m'arrête pas. J'ai plusieurs choses à faire. Monsieur l'avocat général sait qui je suis, il sait où je vais, il me fera arrêter quand il voudra.

Il se dirigea vers la porte de sortie. Pas une voix

ne s'éleva, pas un bras ne se tendit pour l'empêcher. Tous s'écartèrent. Il avait en ce moment, ce je ne sais quoi de divin qui fait que les multitudes reculent et se rangent devant un homme. Il traversa la foule à pas lents. On n'a jamais su qui ouvrit la porte mais il est certain que la porte se trouva ouverte lorsqu'il y parvint. Il se retourna et dit :

— Monsieur l'avocat général, je reste à votre disposition.

Puis, il s'adressa à l'auditoire :

— Vous tous, tous ceux qui sont ici, vous me trouvez digne de pitié, n'est-ce pas ? Mon Dieu ! quand je pense à ce que j'ai été sur le point de faire, laisser condamner un innocent, je me trouve digne d'envie. Cependant j'aurais mieux aimé que tout ceci n'arrivât pas.

Il sortit, et la porte se referma comme elle avait été ouverte.

Moins d'une heure après, le verdict du jury déchargeait de toute accusation le nommé Champmathieu, et Champmathieu, mis en liberté immédiatement, s'en allait stupéfait, croyant tous les hommes fous et ne comprenant rien à cette vision.

M. Madeleine revint auprès de Fantine toujours souffrante sur son lit d'hôpital.

— Mon Dieu ! Monsieur ! s'écria-t-elle quand elle le vit, que vous est-il arrivé ? Vos cheveux sont tout blancs !

M. Madeleine se trouvait encore au chevet de la pauvre mère lorsque Javert vint l'arrêter. L'inspecteur était rayonnant. Il triomphait enfin. Devant Fantine,



frappée de stupeur, l'inspecteur avait pris Jean Valjean au collet.

— Accordez-moi trois jours pour aller chercher l'enfant de cette malheureuse femme, demanda l'ancien forçat.

Javert refusa et, devant la malade, eut des paroles particulièrement odieuses. Il lui révéla qui était ce M. Madeleine qui la protégeait.

La pauvre fille ne put en supporter plus et mourut. La main de Fantine pendait hors du lit. Jean Valjean s'agenouilla devant cette main, la souleva doucement et la baisa.

Puis, il se redressa et se tourna vers Javert :

— Maintenant, dit-il, je suis à vous.

Javert déposa Jean Valjean à la prison de la ville. L'arrestation de M. Madeleine produisit à Montreuil-sur-Mer une sensation extraordinaire.

Sur ce seul mot : « C'était un galérien », tout le monde à peu près l'abandonna. Il est juste de dire qu'on ne connaissait pas encore les détails de l'événement d'Arras. Toute la journée on entendait dans toutes les parties de la ville des conversations comme celle-ci :

— Vous ne savez pas ? C'était un forçat évadé !

— Qui ça ?

— Le maire.

— Bah ! M. Madeleine ?

— Oui.

— Vraiment ?

— Il ne s'appelait pas Madeleine, il a un affreux nom, Béjean, Bojean, Boujean.

— Ah, mon Dieu !

— Il est arrêté.

— Arrêté !

— En prison, à la prison de la ville, en attendant qu'on le transfère !

— Qu'on le transfère ! On va le transférer ! Où va-t-on le transférer ?

— Il va passer aux assises pour un vol de grand chemin qu'il a fait autrefois.

— Eh bien ! je m'en doutais. Cet homme était trop bon, trop parfait, trop confit. Il refusait la Légion d'honneur, il donnait des sous à tous les petits drôles qu'il rencontrait. J'ai toujours pensé qu'il y avait là-dessous quelque mauvaise histoire.

C'est ainsi que ce fantôme qui s'était appelé M. Madeleine se dissipa à Montreuil-sur-Mer. Trois ou quatre personnes, seulement, dans toute la ville, restèrent fidèles à sa mémoire. La vieille portière qui l'avait servi fut du nombre.

Le soir de ce même jour, cette digne vieille était assise dans sa loge, encore toute effarée et réfléchissant tristement. La fabrique avait été fermée toute la journée, la porte cochère était verrouillée, la rue était déserte. Il n'y avait dans la maison que les deux religieuses, sœur Perpétue et sœur Simplicie, qui veillaient près du corps de Fantine.

Vers l'heure où M. Madeleine avait coutume de rentrer, la brave portière se leva machinalement, prit la clef de la chambre de M. Madeleine dans un tiroir et le bougeoir dont il se servait tous les soirs pour monter chez lui ; puis elle accrocha la clef au clou

où il la prenait d'habitude, et plaça le bougeoir à côté. Ensuite, elle se rassit sur sa chaise et se remit à songer.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'elle sortit de sa rêverie et qu'elle se rendit compte qu'elle avait sorti la clef.

En ce moment, la vitre de la loge s'ouvrit, une main passa par l'ouverture, saisit la clef et le bougeoir et alluma la bougie à la chandelle qui brûlait.

La portière leva les yeux et resta béante, avec un cri dans le gosier qu'elle retint.

Elle connaissait cette main, ce bras, cette manche de redingote.

C'était M. Madeleine.

— Mon Dieu ! monsieur le maire, s'écria-t-elle enfin, je vous croyais...

Elle s'arrêta, la fin de la phrase eût manqué de respect. Jean Valjean, était toujours, pour elle, monsieur le maire.

Il acheva sa pensée.

— En prison, dit-il. J'y étais. J'ai brisé un barreau d'une fenêtre, je me suis laissé tomber du haut d'un toit et me voici. Je monte à ma chambre, allez me chercher la sœur Simplicie. Elle est sans doute près de cette pauvre femme.

La vieille obéit en toute hâte. Il ne lui fit aucune recommandation. Il était bien sûr qu'elle le garderait mieux qu'il ne se garderait lui-même.

Il monta l'escalier qui conduisait à sa chambre. Arrivé en haut, il laissa son bougeoir sur les dernières

marches de l'escalier, ouvrit sa porte avec peu de bruit, et alla fermer à tâtons, sa fenêtre et son volet, puis il revint prendre sa bougie et rentra dans sa chambre.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, sur sa table, sur sa chaise, sur son lit qui n'avait pas été défait depuis trois jours. Il ne restait aucune trace du désordre de l'avant-dernière nuit. La portière avait fait la chambre seulement, elle avait ramassé, dans les cendres, et posé proprement sur la table, les deux bouts du bâton ferré et la pièce de quarante sous noircies par le feu.

Il prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit :

— Voici les deux bouts de mon bâton ferré et la pièce de quarante sous volée à Petit-Gervais, dont on a parlé à la cour d'assises.

Il tira d'une armoire, une vieille chemise à lui, qu'il déchira. Cela fit quelques morceaux de toile dans lesquels il emballa les deux flambeaux d'argent. Du reste, il n'avait ni hâte, ni agitation, et, tout en emballant les chandeliers de l'évêque, il mordait dans un morceau de pain noir. Il est probable que c'était le pain de la prison qu'il avait emporté en s'évadant.

On frappa deux petits coups à la porte.

— Entrez, dit-il.

C'était la sœur Simplice.

Elle était pâle, elle avait les yeux rouges, la chandelle qu'elle tenait vacillait dans sa main. Les violences de la destinée ont cela de particulier qu'elles forcent la nature humaine à reparaître au-dehors. Dans les émotions de la journée, la religieuse

était redevenue femme. Elle avait pleuré et elle tremblait.

Jean Valjean venait d'écrire quelques lignes sur un papier qu'il tendit à la religieuse en disant :

— Ma sœur, vous remettrez ceci à monsieur le curé !

Le papier était déplié. Elle y jeta les yeux.

— Vous pouvez lire, dit-il.

Elle lut :

— Je prie monsieur le curé de veiller sur tout ce que je laisse ici. Il voudra bien payer là-dessus les frais de mon procès et l'enterrement de la femme qui est morte aujourd'hui. Le reste ira aux pauvres.

La sœur voulut parler, mais elle put à peine balbutier quelques sons inarticulés. Elle parvint cependant à dire :

— Est-ce que monsieur le maire ne désire pas revoir une dernière fois, cette pauvre malheureuse ?

— Non, dit-il, on est à ma poursuite, on n'aurait qu'à m'arrêter dans sa chambre, cela la troublerait.

Un grand bruit se fit dans l'escalier. Ils entendirent un tumulte de pas qui montaient et la vieille portière qui disait de sa voix la plus haute et la plus perçante :

— Mon bon monsieur, je vous jure le bon Dieu qu'il n'est entré personne ici de toute la journée, ni de toute la soirée, que même je n'ai pas quitté ma porte !

Un homme répondit :

— Cependant, il y a de la lumière dans cette chambre.

Ils reconnurent la voix de Javert.

La chambre était disposée de façon que la porte,

en s'ouvrant, masquait l'angle du mur à droite. Jean Valjean souffla la bougie et se mit dans cet angle.

La sœur tomba à genoux près de la table.

La porte s'ouvrit.

Javert entra.

On entendait le chuchotement de plusieurs hommes et les protestations de la portière dans le corridor.

La religieuse ne leva pas les yeux. Elle priait. La chandelle était sur la cheminée et ne donnait que peu de clarté. Javert aperçut la sœur et s'arrêta, interdit. Son premier mouvement fut de se retirer.

Cependant il y avait aussi un autre devoir qui le tenait, et qui le poussait impérieusement en sens inverse. Son second mouvement fut de rester et de hasarder, au moins, une question.

— Ma sœur, dit-il, êtes-vous seule dans cette chambre ?

Il y eut un moment affreux pendant lequel la pauvre portière se sentit défaillir.

La sœur leva les yeux et répondit :

— Oui.

— Ainsi, reprit Javert, excusez-moi si j'insiste, c'est mon devoir, vous n'avez pas vu ce soir, une personne, un homme. Il s'est évadé, nous le cherchons. Ce nommé Jean Valjean, vous ne l'avez pas vu ?

La sœur répondit :

— Non.

La sœur Simplicie n'avait jamais menti de sa vie. Javert le savait et la vénérât à cause de cela. Elle



mentit. Elle mentit deux fois de suite. Coup sur coup, sans hésiter, rapidement, comme on se dévoue.

L'affirmation de la sœur fut pour Javert quelque chose de si décisif qu'il ne remarqua pas cette bougie qu'on venait de souffler et qui fumait sur la table.

— Pardon, dit Javert, et il se retira en saluant profondément.

Une heure après, un homme, marchant à travers les arbres et les brumes, s'éloignait rapidement de Montreuil-sur-Mer, dans la direction de Paris. Cet homme était Jean Valjean. Il a été établi par le témoignage de rouliers qui l'avaient rencontré, qu'il portait un paquet et qu'il était vêtu d'une blouse.

Un dernier mot sur Fantine.

Nous avons tous une mère, la terre. On rendit Fantine à cette mère.

Le curé crut bien faire, et fit bien peut-être, en réservant sur ce que Jean Valjean avait laissé, le plus d'argent possible aux pauvres. C'est pourquoi, il simplifia l'enterrement de Fantine.

Fantine fut donc enterrée dans le coin gratis du cimetière qui est à tous et à personne, et où l'on perd les pauvres. Heureusement, Dieu sait où retrouver l'âme.

Elle fut jetée à la fosse commune.

Jean Valjean fut repris et le tribunal le condamna de nouveau au bagne, mais le bruit courait que le forçat avait eu le temps de mettre à l'abri, dans un lieu, connu de lui seul, une très importante somme d'argent.

L'histoire ne s'arrêtera pas là. Que va devenir

Cosette, toujours aux mains des Thénardier ? Que vont devenir Jean Valjean et l'argent caché Dieu sait où ? Parviendra-t-il à s'évader et à récupérer et la fillette et l'argent ?

## Table des matières

I	L'évêque de Digne .....	7
II	Un inquiétant personnage .....	19
III	Jean Valjean chez l'évêque .....	33
IV	Petit-Gervais .....	49
V	Des jeunes filles insouciantes ....	65
VI	La taverne de Montfermeil .....	79
VII	Monsieur Madeleine .....	93
VIII	Les ennuis de Fantine .....	109
IX	Rencontre avec le maire .....	123
X	Le procès d'Arras .....	141





**V**ictor Hugo est un des plus grands écrivains français. Il est né en 1802 à Besançon. Son œuvre est très abondante et il sait aborder avec un même talent tous les genres littéraires : la poésie, La Légende des siècles ; le roman, Notre-Dame de Paris, les Misérables ; le théâtre, Ruy Blas... A sa mort en 1885, la République lui fait des obsèques nationales.



L'histoire de Fantine constitue la première partie de l'œuvre majeure de Victor Hugo, *Les Misérables*. On y fait la connaissance de Jean Valjean, un ancien forçat dont la vie va être bouleversée par la rencontre d'un saint homme. On suit les péripéties de la vie de Fantine, mère d'une petite Cosette. On y rencontre aussi Javert, un policier acharné à la perte de Jean Valjean ainsi qu'un couple d'aubergistes peu sympathiques, les Thénardier.

Collection : « Livre Club Jeunesse »



1215/27



HEMMA  
B-4987 Chevron

© HEMMA  
Édition 12.96



417642

16/08/00

FANTINE

LITT. ENFANTINE (FICTION)

\$6.75

9 "782800" 027504